JAB 1000 Lausanne 9
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

L^A D^ISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

83

7 avril 2001
paraît six fois par an
quatorzième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Crimes contre l'humanité

La lutte pour une juridiction internationale

DEPUIS presque dix ans une évolution juridique ébranle les rapports politiques internationaux, dont l'impact dépasse celui du procès de Nuremberg. La création *ad hoc* du Tribunal pénal international sur l'ex-Yougoslavie (TPIY), inauguré en 1993 sur décision du Conseil de Sécurité des Nations Unies (résolutions 808 et 827), ouvre une brèche dans l'univers de la Realpolitik, de la raison d'État et de la diplomatie œuvrant pour des processus de paix négociés : la mise en place d'une Cour pénale internationale est en cours et ne peut plus être arrêtée.

Le livre de Pierre Hazan nous raconte l'histoire turbulente et conflictuelle de la création du TPIY et les balbutiements d'une justice internationale qui va permettre de juger les responsables, fussent-ils des hommes d'État comme Augusto Pinochet ou Slobodan Milosevic, pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité.

Si, au sortir de la deuxième guerre mondiale, les États ont ratifié une série de conventions relatives aux droits de l'homme et au droit international humanitaire, elles se sont peu préoccupées de créer des mécanismes ou des instances juridiques pour veiller à leur application. Ce n'est pas faute d'y avoir pensé ou d'y avoir œuvré : au contraire, l'idée d'une Cour pénale internationale permanente a été sans cesse remise sur la table de discussion sans jamais vraiment aboutir.

En un siècle, seulement trois tribunaux internationaux *ad hoc*, ont été créés. Les tribunaux militaires interalliés de Nuremberg et de Tokyo pour juger les crimes de guerre servent de référent majeur même s'ils sont entachés par «le péché originel» d'être nés «par la volonté des vainqueurs». Il fallut attendre presque cinquante ans pour que les TPI sur l'ex-Yougoslavie et sur le Rwanda (résolution 955, 1994) soient institués. Ces deux tribunaux sont également entachés par un autre «péché originel» : leur manque d'indépendance vis-à-vis de la politique puisqu'ils émanent directement du Conseil de Sécurité, qui décide seul «de créer ou non des tribunaux spéciaux» en vertu de l'article VII de la Charte de l'ONU (rétablir la paix et la sécurité internationale au besoin par la force) et qui peut mettre fin à son mandat à tout moment. Ce n'est qu'en 1998 que l'ONU a jeté les bases à Rome d'une Cour pénale internationale relativement «indépendante» qui ne pourra entrer en fonction que lorsque soixante États auront ratifié ses statuts.

Pourquoi les États membres de l'ONU ont-ils fait obstacle pendant cinquante ans à la création d'une Cour pénale internationale indépendante ? Certes, il y a eu la guerre froide. Mais même suite à la chute du mur de Berlin et à la déstructuration des guerres en conflits intra-étatiques, les États n'ont pas voulu, selon le principe de l'égalité devant la loi, être soumis à une juridiction supranationale qui pourrait leur demander des comptes et ainsi remettre en question leurs actions politiques et leur souveraineté.

Pierre Hazan montre que ce n'est que pour des raisons de rivalités d'intérêts et de sphères d'influence, et surtout contraints et forcés par leurs opinions publiques et la société civile suite à la révélation de l'étendue des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité en ex-Yougoslavie, que les États occidentaux ont institué le TPI. La mission qui lui a été confiée était tout à la fois juridique : *«pour juger les personnes présumées responsables de violations graves du droit humanitaire international commises sur le territoire de l'ex-Yougoslavie depuis 1991»* et avec *«l'obligation faite à tous les États de coopérer avec le tribunal, d'aider le TPI, à arrêter de présumés criminels et à les transférer à la prison de La Haye»* (résolution 827, 25 mars 1993) ; dissuasive : *«contribuer à faire cesser les violations des droits de l'homme»* ; et de réconciliation : *«contribuer à la restauration et au maintien de la paix»*. Si le rôle d'un tribunal est d'appliquer des lois et de prononcer des sanctions, son rôle ne peut être que subsidiairement dissuasif s'il obtient des résultats. Quant aux tâches de réconciliation, cela ne relève pas du domaine juridique, mais de la politique et de l'éthique.

Toute l'histoire du TPI sur l'ex-Yougoslavie n'est qu'une course d'obstacles et un chemin d'embûches pour se libérer de la tutelle politique. Les pays occidentaux ne voulaient pas s'immiscer militairement dans les Balkans et axaient

(Suite en page 4)

La montagne magique

Davos enrichit tout

Forum de Davos
Olivier Gérard

Moment phare du forum de Davos, hier après-midi, la rencontre entre le Palestinien Yasser Arafat et l'Israélien Shimon Peres a donné lieu à une attaque très directe du président de l'Autorité palestinienne contre Tsahal: «Tous les moyens belliqueux sont utilisés contre nous, les tanks, les fusées, les hélicoptères, les mitrailleuses et même des munitions à l'uranium enrichi, dont on connaît maintenant les dégâts pour l'environnement, tonne le rais (président), toujours spectaculaire

Le Matin, lundi 29 janvier 2001

Enfin sur le vouèbe

Tout savoir sur : le contenu politique ; la défense farouche de l'orthographe française ; le style ; l'inspiration ; les grands maîtres ; le raccourcissement ; la protection des sources ; les relations avec les annonceurs ; le rewriting, cet art exigeant ; la représentation, tâche du chef ; la rubrique cinéma, si astreignante ; la critique littéraire, toujours indépendante ; les intentions proclamées ; l'orthographe, un sujet qui fait vendre ; le recyclage des vieux papiers...

grâce à **Comprendre les médias**

Notre sélection pédagogique des meilleurs exemples donnés par la presse romande ces dernières années.

http://www.distinction.ch

L^A D^ISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 465
1000 Lausanne 9

Y-mêle :
La.Distinction@bluewin.ch
Vouèbe :
www.distinction.ch

Abonnement :
Frs 25.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro :
Suisse : 4.35 francs
Europe hors-CH : 2.90 €
Collaborèrent à ce numéro :
Jean-Frédéric Bonzon
Denis de Burbo
Théo Dufilo
Maud Luisier
Gil Meyer
Henry Meyer
Jules-Étienne Miéville
Lauranne Montadori
Claude Pahud
Marcelle Rey-Gamay
Jean Richard
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin
Monique Théraulaz

«Imaginez un trio comme les Pieds Nickelés. Trois hommes importants de la Fédération internationale de ski, venus des quatre coins de l'Europe...»
Gilbert Pidoux, commentariste, in *24 Heures*, 21 décembre 2000

«A 80 ans, le saint homme, malade et claudiquant, n'a nullement l'intention de lever le pied.»
Michèle Da Silva, horoscopiste, in *Le Matin*, 24 décembre 2000

«Dans pareil cas [conflit entre fonctions cantonale et communale], mes collègues ne me tiennent pas rigueur de ne pas m'exprimer. Il n'y a pas de dérapage si on sait porter la bonne casquette au bon endroit.»
Pierre Fellay, secr. gén. adj. au Dép. Éco. VD et vice-syndic à Yvonand, in *La Gazette, journal de la fonction publique*, 27 novembre 2000

«Au fil des saisons, à côté des tribus sédentaires viennent s'installer pour quelques mois, avec famille et cheptel, les pasteurs kanembous, peuls et foulbés. Les femmes de ces derniers, très belles avec un anneau dans la narine et une poitrine généreuse, portent des tuniques colorées et de superbes bracelets. Il y a une force dans leur regard comme il y a une puissance majestueuse dans la beauté des somptueuses vaches kouris empanachées de cornes phénoménales.»
Ignace Jeannerat, envoyé spécial sur les bords du lac Tchad, in *Le Temps*, 29 novembre 2000

«En fait, 2000 a été une année sans événements majeurs. Notre activité principale est restée concentrée sur les incendies (60%). [...] Par ailleurs, nous avons été sollicité en 2000 pour deux nouvelles activités: les suicides et le transport d'organes.»
Jean-François Cachin, commandant des pompiers de Lausanne in *24 Heures*, 20 janvier 2001

«Les physiothérapeutes viennent de perdre une manche dans le bras de fer qui les oppose aux caisses maladies.»
Candidature collective de la rédaction de Radio-Lac, 27 décembre 20000, vers 18h30

«La Comco envoie ainsi un coup d'épée dans l'oreille d'un sourd.»
François Nussbaum, redoutable bretteur, in *L'Impartial*, repris dans *Le Courrier* du 22 décembre 2000

«La courbe [du nombre de cas de vache folle] *a diminué dramatiquement, dans le bon sens du terme.»*
Pascal Couchepin, conseiller dramatiquement fédéral, supra TSR1, TJ, 20 décembre 2000

«La vitamine C a un excellent effet si vous manquez de vitamine C...»
Thierry Buclin, médecin pharmacologue au CHUV, supra TSR1, 6 février 2001, vers 20h20

«L'accès au trottoir pour tous n'est pas réservé qu'à certaines personnes.»
Olivier Français, Municipal lausannois, au Conseil communal, 28 novembre 2000, à 22h53

(Publicité)

Une coopérative autogérée, alternative.

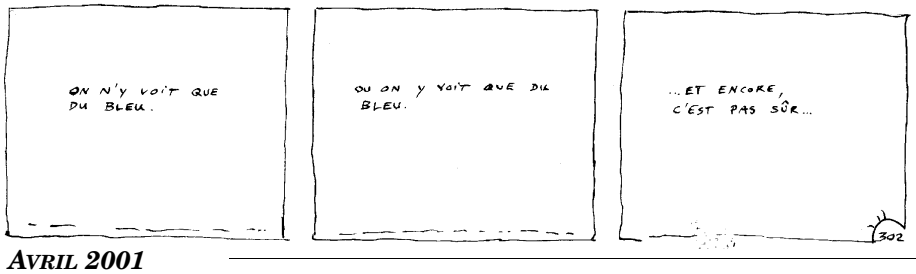
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.

Un service efficace et rapide.

Un rabais de 10 % aux étudiants et de 5 % à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax : 625 52 34 / E-mail : basta@vtx.ch
Ouvertures : LU 13h30-18h30,
MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...



Courrier des lecteurs

Identification

Anthropologue de formation, fascinée par le langage utilisé lors des prises de «parole» des gens ordinaires lorsqu'ils parlent et écrivent dans l'espace public, je souhaiterais faire une analyse de divers courriers de lecteurs, de leurs auteurs et de leurs textes. Une collègue de l'Université m'a assuré que celui qui paraît dans *La Distinction* constituait un cas à part, un cas limite, car il était colonisé par un relativement petit groupe d'intervenants, qui se répondaient sans relâche. Pour utiliser un vocabulaire anthropologique, on pourrait esquisser, à propos de votre courrier des lecteurs, une hypothèse spéculant sur une sorte d'endogamie scripturale, beaucoup plus constante et intense que dans d'autres périodiques, où certes des lecteurs acharnés tiennent à faire connaître leurs opinions, mais ne constituent pas un groupe aussi fermé que celui de vos contributeurs.

Je ne vous demande pas l'autorisation d'utiliser ce courrier des lecteurs pour une analyse (de toute façon, ces lettres sont maintenant dans le domaine public, et la loi me permet d'en faire l'usage que je veux). Ce que j'aimerais, c'est rassembler les auteurs de ces lettres, les faire *parler* et procéder à une discussion de groupe. Je souhaiterais dès lors que vous me procuriez les adresses des personnes qui sont intervenues dans cette rubrique depuis une demi-douzaine d'années, et je me chargerai de les retrouver et de les réunir. Comme j'ai cru comprendre de mon informatrice qu'il est possible que certains de vos correspondants utilisent des pseudonymes pour tromper votre vigilance et pour pouvoir intervenir plus souvent que vous ne le croyez, je pense que le groupe total n'excédera guère la trentaine de personnes.

Lana Lotuseater,
de Neuchâtel

C'est bien la lettre la plus farfelue que nous ayons reçue depuis fort longtemps. Nous avons fait le compte de nos fidèles lecteurs-écrivants, et nous sommes arrivés au total de 853 sur les années en question! Sans même entrer dans des questions juridiques de diffusion de données sensibles, nous nous sommes esclaffés à l'idée d'une anthropologue faisant face, dans un grand auditoire universitaire, à des centaines de personnes déchaînées et soupçonneuses, alors qu'elle s'imaginait pouvoir faire une enquête qualitative auprès d'un petit groupe de paisibles interlocuteurs. [*Réd.*]

Récurrents repentirs

Ah, oui! j'avais promis que je ne vous écrirai plus jamais, mais je voudrais encore dire juste ceci. Ceux d'entre vous qui vous promenez dans le parc Mon-Repos feraient bien de regarder de temps en temps où ils marchent. L'autre jour, je courais perdu dans mes pensées et en me demandant où était passée cette freluquette de Maude, et j'ai calugé sur une crotte. Quand on pense que ces dames acoquinées avec l'ornithologue Bellebottes et avec le prédicateur Sch. non seulement ne tiennent pas Cassandre en laisse, mais en plus négligent de ramasser ses déjections, on se demande ce que fait la police.

En tout cas maintenant, c'est foutu pour améliorer mon temps, car je me suis fait une entorse et Maude va prendre une avance du diable. Je me demande si les deux vieilles pimbêches ne sont pas de mèche avec elle —ou elle avec elles.

Bertrand Clarme,
toujours lui

La presse des médias, suite et pas fin

Petite question : à votre avis, vaut-il mieux lire la *Pravda* locale, et y trouver ce que l'on savait à l'avance y être, ou ne pas la lire et se demander si les éditoriaux sont aussi stupides qu'on le craint?

Michel Tunnel,
ingénieur des ponts
et chaussées,
av. de la Gare, à Lausanne

Intéressante question. Vous avez des exemples? [*Réd.*]

Merde, voilà le printemps

Petite question aux Narcisses du coin. Une fois, le printemps arrivé, vous humez l'odeur des hyacinthes et vous vous demandez comment orthographier correctement ce mot qui ne sert à rien. Alors de dépit vous allez chez le fleuriste ou vous consultez votre dictionnaire, et vous trouvez que vous pouvez aussi l'écrire jacinthe. C'est à vous dégoûter du scrabble et des parfums.

Jasmine Charlain,
rue des Buddleias,
Fontanivent

Chronique de l'excitation lexicale

Minute métonymique

ÊTRE soûl et être soûle, est-ce la même chose? *Sub specie aeternitatis*, peut-être. Mais il est des différences qu'on ne saurait passer sous silence. Il y a d'une part la grive gavée de raisin, il y a la Marie-Christine, personnage à trois francs six sous qui tient des raisonnements de femme soûle (rien de nouveau sous le soleil...). Il y a d'autre part le mâle aplomb du poète, barrique ou cachalot certes et qui n'a plus un sou vaillant, mais qui martèle et enjambe, magnifique : *«Enfin! Nous nous sentions Hommes! Nous étions pâles, / Sire, nous étions soûls de terribles espoirs.»* Ça t'a une autre gueule tout de même, même si cela titre pareil en degrés d'alcool.

Ainsi de moi, et l'autre jour : après avoir bu, mangé, causé tout seul et baisé tout mon soûl, homme toujours lucide, je regardais un film (c'était, je crois bien, un remake lamentable de l'*Opéra de quat'sous*), en sifflant des bières et en m'emmerdant à cent sous l'heure. Marie-Christine, elle, chantonnait : *«Je suis sous sous sous sous ton balcon.»* C'était pour m'énerver, forcément, alors je lui rétorque Baudelaire : *«Ma femme est morte, je suis libre! / Je puis donc boire tout mon soûl. / Lorsque je rentrais sans un sou, / Ses cris me déchiraient la fibre.»* Toujours sous l'emprise de l'amour qu'elle me porte, elle est aussi inflammable que la braise sous la cendre ; alors elle pique la mouche ; elle me lance : «Bite de vin, bite de rien», et «Retourne sous les drapeaux!» Et de claironner qu'il faut désormais que j'apparaisse sous mon vrai jour ; elle téléphone à sa mère, puis sous couleur d'aller acheter une pelle à gâteau, elle met les bouts. Je ne plie pas sous l'orage, j'attends patiemment qu'elle revienne, je sais qu'elle n'a pas pour un sou de jugeote. Cela ne manque pas, bien peu d'eau passe sous les ponts avant qu'elle ne se repointe, sous peu elle était de nouveau là. J'avais bien sûr fait mine de disparaître à mon tour, et, riant sous cape, j'avais, tout en restant à l'intérieur, fermé la porte à clé, en mettant celle-ci sous le paillasson. Je n'ai pas su comment elle s'est rendu compte que j'étais encore là ; toujours est-il qu'elle revient, elle s'était trempée sous l'averse, mais elle avait changé de chanson et fredonnait : *«Un p'tit coin de paradis, pour un coin de parapluie»*, et : *«Sous le soleil exactement»*. Je suis resté un moment sous le coup de cet aveu de cocufiage, et ça m'a coupé la chique et l'herbe sous les pieds. D'ordinaire pas jaloux pour un sou, j'ai frémi sous la morsure du dépit.

Après, ça n'a pas traîné, car j'en avais gardé sous le coude. «Ma femme est morte, je n'suis plus libre...» Maintenant elle est six pieds sous terre, et moi je suis sous les verrous. Dorénavant, j'écrirai ma rubrique sous le manteau, et je la mettrai sous enveloppe. En principe elle vous parviendra, mais c'est sous toutes réserves : je suis sous les ordres d'un geôlier, c'est une femme, une vraie alcoolo, qui m'interdit de boire et qui m'oblige à briquer ma cellule comme un sou neuf.

T. D.

Offensive de printemps

Le Matin, 19 avril 1998

LES ÉLUS LUS (LV)

La politique du pitre

À la question posée par l'hebdomadaire migrolifique de savoir s'il fallait poursuivre en justice les administrateurs de SAirGroup, Claude Frey a répondu non (1). Tout à fait normal pour un conseiller national radical de défendre des affairistes en difficulté, sûrement eux-mêmes radicaux, me suis-je dit.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

Et jamais, en temps normal, je n'aurais eu l'idée saugrenue de lire les lignes qui suivaient et qui, je l'imaginais, devaient laborieusement justifier cette conclusion toute cuite. Mais précisément, mes brocolis ne l'étaient pas encore, et comme j'avais déjà lu l'essentiel du journal, à savoir la double page des actions Migros de la semaine, j'ai commencé à lire à haute voix la prose de M. Frey en cherchant à imiter ce merveilleux accent des politiciens libéraux et radicaux neuchâtelois, à la fois nasal et pointu, quand ils expliquent à leurs concitoyens la nécessité de privatiser le secteur public pour le bien de la société helvétique, qué?...

Alors qu'au début je n'avais accordé qu'une vague attention au sens des mots, j'ai commencé à comprendre... On pourrait citer pas mal de discours de Claude Frey où il est possible de se demander s'il ne se moque pas un peu de ses concitoyens, mais ses amis en concluent toujours qu'il est un tribun génial, ses adversaires un démagogue dangereux, et tous pensent qu'il sert sincèrement les intérêts de la droite au pouvoir. Les lignes que j'étais en train de lire allaient bien au-delà : jamais Claude Frey, à ma connaissance, n'avait pris à ce point-là les gens pour des imbéciles. Et c'est précisément en réfléchissant à ce curieux excès que la vérité s'est peu à peu imposée à moi : Claude Frey est un humoriste. Ce n'est pas du public qu'il se moque, mais de ceux dont il prend une défense caricaturale.

Décryptons ensemble les euphémismes ironiques de Clown Frey.

Les administrateurs de Swissair ont sans doute manqué de bon sens, dépensant des centaines de millions de francs en frais de consultants pour faire des milliards de pertes. Mais s'ils ont peut-être fait n'importe quoi, ce n'est pas n'importe qui. Et s'ils ont commis des erreurs stratégiques et se sont trompés, c'est, j'en suis convaincu, en toute bonne foi.

À mes yeux, il n'y a donc pas lieu ni matière à les poursuivre en justice. (1)

Façon amusante de dire qu'une dizaine de puissants personnages, qui font tous partie de conseils d'administrations de grands groupes du pays, ont conduit Swissair à la débâcle par leur incompétence mais qu'ils échapperont à la justice parce qu'il serait catastrophique que l'on sache que l'économie suisse est entre les mains d'une bande d'imbéciles.

Ciel mes brocolis!

M. R.-G.

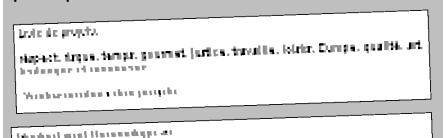
1) *Construire*, 20 mars 2001

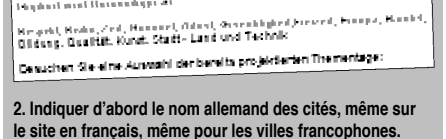
EXPO.02,03,04.

Chronique d'une grande cause nationale

Deux astuces utilisées sur le site internet d'Expo.02 pour faire croire aux Suisses alémaniques que l'entreprise n'est pas d'inspiration purement welsche et augmenter ainsi les chances de recevoir de l'argent des régions où il y en a.

1. Transformer les textes français de façon à ce que l'on pense qu'ils sont une mauvaise traduction de l'allemand.





2. Indiquer d'abord le nom allemand des cités, même sur le site en français, même pour les villes francophones.

Neuenburg - Neuchâtel

Biel - Bienne

Les apocryphes

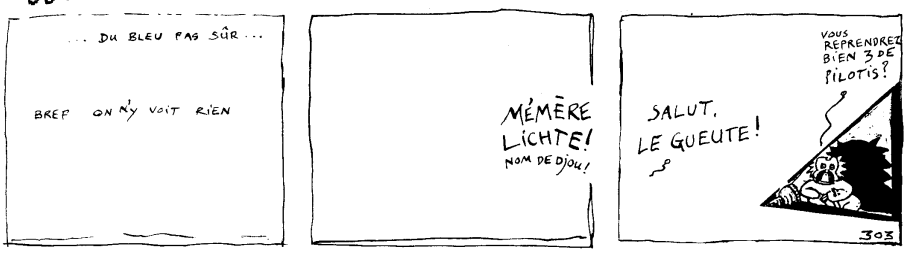
Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, l'ouvrage du soi-disant Hervé Henne, *Pour une critique critique de la critique*, était une pure imposture.

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...



Atmosphère

Un Mac visionnaire

PIERRE Dumarchey, vous connaissez? L'auteur de *Quai des brumes* et de bien d'autres romans aux atmosphères étranges, de textes interprétés par les grands noms de la chanson française du début des années cinquante (Juliette Gréco, Germaine Montero, Catherine Sauvage, Mistigri). Surprenant Pierre Dumarchey, qui s'est confectionné une vie sur mesure, la sienne pourtant peu banale ne lui suffisant guère, s'attribuant une grand-mère écossaise et un pseudonyme invraisemblable, Mac Orlan. Il y a pourtant largement de quoi nourrir un imaginaire lorsqu'on a un père officier dans l'armée française qui meurt à la fin de la Première Guerre mondiale, une mère qui à son tour décède après avoir mis au monde deux garçons, un frère qui s'engage dans la Légion, et lorsqu'on a soi-même été envoyé en Lorraine, en Artois, à Verdun et dans la Somme.

Rien ne satisfaisait cet observateur insatiable du monde et de ses tourments. Mac Orlan affectionnait les heures crépusculaires, hantait les lieux où la nuit se croisaient les fantômes des débuts de l'ère industrielle. Les gares, les quartiers «réservés», les cinémas, la route, les bars plus ou moins bien famés des grands ports européens l'inquiétaient et le fascinaient. Il était alors correspondant de guerre d'un journal du soir auprès des armées françaises d'occupation. C'est au cours de ses promenades dans les mégapoles européennes de l'après-guerre qu'il côtoya le «fantastique social», expression qu'il emploiera la première fois en 1926, dans une conférence prononcée au théâtre du Vieux-Colombier.

Le fantastique social

Mac Orlan aux écoutes de l'ombre. Comme Francis Carco, comme Eugène Dabit, il nous invite à regarder derrière le masque. Ce n'est pas vraiment joli, mais la saveur a le mérite d'être authentique.

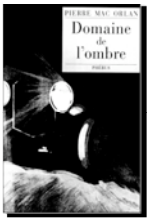
«Entre deux heures du matin et le jour franc, un homme en dit plus sur lui-même que pendant dix ans de sa vie.» C'est là qu'une époque montre son vrai visage et que peuvent s'observer les égarements de la modernité. *«C'est à l'aube, au moment du changement de décor que toutes les villes atteignent aux plus belles images de leur fantastique social.»* Que voit ce spectateur du lyrisme matutinal? La misère, la peur, composante essentielle du fantastique, le culte de la vitesse, la violence, le sang, la boue, les herbes pauvres des terrains vagues.

Francis Lacassin, son exécuteur testamentaire, a assemblé des textes, disséminés dans différentes revues, que Mac Orlan écrivit dans l'entre-deux-guerres. Les lire ainsi à la suite trouble étrangement. Ce monde précéda le nôtre, pourrait-on penser, soulagé. C'est oublier que *«chaque siècle hérite les déchets de la bêtise que le précédent a repoussés dans les coins les plus humbles de son décor.»*

Lucide, il décide d'exprimer son propre désarroi. *«Devant l'extraordinaire bêtise collective qui entraînera encore une fois l'humanité vers un déclin plus précis, il ne reste, heureusement, que l'exploit personnel d'écrire, d'être libre avec sa pensée et de pouvoir draper à sa guise les tentures de la mélancolie.»*

Singulier Pierre Mac Orlan qui devinait ce qui se tramait dans l'ombre. Un faux Mac peut-être, mais un vrai visionnaire.

M. T.



Pierre Mac Orlan
Domaine de l'ombre
Phébus, juin 2000, 182 p., env. Frs 36.–

Littérâture

Les mésaventures de John Nicholson

«*CE livre vous est gracieusement offert par votre libraire.*» Je n'en croyais pas ma bonne fortune tandis que le séduisant libraire me tendait ce RLS tout rose, tout neuf et encore tout inconnu de moi, avec un sourire de connivence, me sembla-t-il. Voilà le charme des petites librairies. Celle-ci est aujourd'hui hélas disparue, la Librairie des Écrivains, qui formait avec l'Hôtel des Voyageurs son voisin un duo parfaitement poétique. Paix à son âme.

La petite bibliothèque Ombres vient de republier ce texte à son tour, achetable cette fois-ci, en reprenant la première traduction de 1922. Ah, comparer les traductions! Une expérience toujours déplaisante. Exemple en page une:

«Dès l'adolescence, il s'était révélé de nature molle et bonasse. La vie lui apparaissait sous des dehors riants, mais il n'allait pas au-delà des apparences» (Stock). Et: *«Dès son enfance, il était de complexion grassouillette et incliné à considérer joyeusement et, pour tout dire, comme à vol d'oiseau, les contingences de la vie; il est bien possible, d'ailleurs, que cette disposition d'esprit fût la cause première de ses infortunes».* (Ombres). On a bien l'impression que Mme Launay est allée un peu vite en besogne, mais comment savoir, sinon en retournant au texte original? Et de repenser non sans angoisse aux milliers de pages traduites déjà lues, aux dizaines, centaines peut-être même d'erreurs, d'omissions, de contresens pris pour la voix originale. Et de repenser aussi à la phrase chère à mon père: *«Rien n'est gratuit»* et son corollaire *«Tout se paie»*. Plutôt que de solliciter les faveurs de votre libraire, offrez-vous donc la version Ombres, d'ailleurs fort belle et enrichie de notes.

John Nicholson, bien que sympathique, n'est pas un tout malin même si *«des plus stupides que lui se prélassent en ce jour au Parlement»*. Sa confiante nature le conduit à se lier d'amitié dans les pubs d'Édimbourg avec un type plutôt canaille et ce malgré l'interdiction paternelle. Mais comme l'écrit superbement RLS (et traducteurs): *«Personne n'est capable d'admirer comme un jeune homme»* et son inclination pour Alan sera à la source des nombreux revers de fortune et de malentendus qui conduiront John à voler son père, à fuir en Amérique, et à revenir pour une nuit de Noël cauchemardesque dans un cab puant conduit par un ivrogne trop curieux, avec cadavre au réveil. Ce petit récit fort aimable, terminé en 1886, montre une nouvelle fois le talent de conteur de RLS, non seulement dans l'ingéniosité des péripéties mais aussi dans la peinture des caractères et des pensées intimes qui les définissent.

M. Lu.

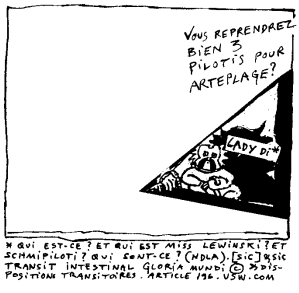
Ce siècle qui commence

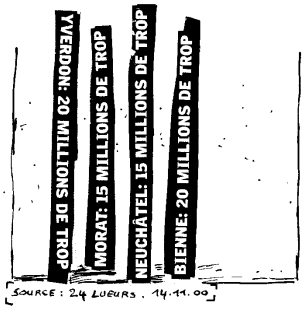
«... l'Union européenne s'est fixée, pour la première décennie du XIXe siècle (2000-2010), l'objectif stratégique de devenir l'économie de la connaissance la plus compétitive et la plus dynamique du monde...»

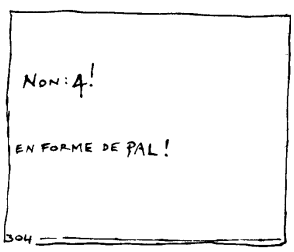
Urs Birchmeier, collaborateur scientifique, Secteur Politique du marché du travail, Secrétariat à l'économie (Seco), Berne in *La Vie économique*, n°1, janvier 2001

Robert Louis Stevenson
Les mésaventures de John Nicholson
Traduction revue et corrigée par Marielle Launay
Stock, 1999, 137 p., gratuit

Robert Louis Stevenson
Les mésaventures de John Nicholson
Traduction d'A. Savine et M. Georges-Michel, revue et corrigée par P. Choleau
Ombres, 2000, 122 p., Frs 17.40







En mots riches

Henri Michaux
Peindre, composer, écrire
Sous la direction de Jean-Michel Maulpoix et Florence Lussy
BNF-Gallimard, 1999, 247 p., Frs 96.50

Le même nu ➡

En voilà un beau livre magnifique! Publié à l'occasion de l'exposition éponyme célébrant le centième anniversaire virtuel d'Henri Michaux, mort en 1984 (à quel âge, donc?), il retrace en une dizaine d'étapes la vie de ce grand aventurier du monde en général et de son âme en particulier, à Meudon, avec pinceaux sous le bras et mescaline dans la carafe. Pour la première fois, les pictogrammes du gouachiste accompagnent les textes du poète (car *«la peinture s'installe dans l'insuffisance des mots»*) dans une mise en papier somptueuse, pour ne pas dire de luxe, et leurs correspondances mettent en lumière l'exploration quasi scientifique que le «grand exhaustif» fit du désespoir d'être. Dans *Ecuador* il écrit: *«Je me suis bâti sur une colonne absente»*. Au recto, un poulpe à l'encre tente de prendre vie dans le chaos de sa structure. Dans *Labyrinthes* il constate: *«Nous ne nous sommes pas reconnus dans le silence, nous ne nous sommes pas reconnus dans les hurlements, ni dans nos grottes, ni dans les gestes des étrangers. Autour de nous la campagne est indifférente et le ciel est sans intentions.»* En dessous se dessinent des hommes en fil tremblé, frêles, équidistants, misérables sur le papier. Vers la fin apparaîtront des encres plus organiques, plus généreuses, qui expriment toujours la *«pullulation générale»* mais Michaux en aura calmé la trépidante angoisse: *«Avec l'acquiescement, un complet acquiescement/le cœur repris, regagné/Comment l'avait-on ainsi perdu?»*. Sans bavure.

On évitera cependant les pages d'introduction aux chapitres, dues à divers auteurs aussi déchaînés qu'ennuyeux (*«Mais est-ce bien dans ce raisonnement, ce moi délesté, nerf vivant et seul livrant ses combats, moi fantôme qui n'est que peu dans la forme et portrait qui s'évanouit?»* se demande par exemple Jean-Louis Schefer en page 27), pour aller directement visiter l'atelier mental du peintre et poète. Michaux fit du noir sa couleur, un noir hermétique symbole d'origine, semblable à une *«boule de cristal»* dont il voit surgir la vie. En 1980, l'octogénaire tente d'attraper un train en gare de Lausanne. En courant, il se brise le tendon d'Achille puis écrit *Comme un ensablement*, pages sur l'immobilité forcée et l'échec de la création. Le néant. Et puis soudain, ça repart: *«Je suis dans le noir, revenu à ma couleur, le noir le plus noir et sans partage, sauf et seulement pour le contraste, quelques points de blanc.»* À lire toute la vie. *(M. Lu.)*

En mots riches

Philip José Farmer
Rien ne brûle en enfer
Traduit de l'américain par Laetitia Devaux
Gallimard, janvier 2001, 380 p., Frs 16.–

La classification des genres romanesques est un exercice hasardeux, qui produit des résultats fluctuants. Toujours est-il que Philip José Farmer, un auteur de science-fiction prolifique, sinon consacré, aura attendu d'avoir 80 ans pour se lancer dans le polar, dans le sous-genre de la *detective novel*. Mais pourquoi avoir fait attendre si longtemps? On ne manquera pas de le déplorer, une fois parvenu au terme de ces quatre cents pages où sont rassemblés en même temps qu'explorés jusqu'à leur extrême limite les parangons du travail et de la vie d'un détective privé, ce qui implique nombre d'exigences.

D'abord, poser le décor. Farmer s'est attaché, rien de moins, qu'à dresser le tableau d'une ville, celle où il habite. Peoria, Middlewest, au cœur de la *corn belt*, fut longtemps la capitale américaine du whisky, c'est une ville *«peuplée de gens qui ont l'air d'en savoir davantage sur l'enfer que sur le paradis»*, une ville où les sentiments religieux ou anti-religieux sont aussi divers que bruyants.

Puis, camper des personnages. Ils sont innombrables, certains pittoresques, d'autres pitoyables, d'autres encore inquiétants. Il en des sympathiques, d'autres odieux mais tous, du narrateur, l'omniprésent détective Corbo, jusqu'au discret jardinier d'une maison de maître se voient dotés d'épaisseur. Farmer, au prix de virtuoses digressions, s'intéresse à chacun d'eux et rend chacun d'eux intéressant.

Troisième exigence, la conduite d'une enquête criminelle digne de ce nom et si possible divertissante. Heureux lecteur, puisque Corbo, se voit engagé pour mener successivement deux enquêtes, dont les liens demeureront longtemps improbables. Dans la première, une femme qui tient à demeurer invisible requiert les services du détective pour une mission des plus anodines: être le témoin d'une remise d'argent dans un cimetière. L'affaire tourne mal on s'en doutera, et voici notre héros affrontant une bande de malfrats aussi maladroits hideux et pugnaces que ceux que les frères Coen se plaisent à mettre en scène (façon *Arizona Junior* ou *Fargo*). On y découvrira notamment l'art de l'utilisation d'une tortue comme arme de défense. La seconde enquête nous plonge dans la bonne société de Peoria. L'infatigable Corbo, se verra chargé de retracer le passé forcément suspect, puisqu'elle n'est pas du coin, de la jeune et turbulente épouse d'un héritier. Agatha Christie et Raymond Chandler se voient ici convoqués, dirait-on. Tout se complique mais tout s'explique, au terme d'une investigation qui traverse avec brio les strates géographiques et sociales de la si religieuse Peoria.

Enfin, un bon détective se doit de posséder un style. Le détachement dont fait preuve Corbo, qui, *«en tant qu'ancien membre de la police de Los Angeles connaît la différence entre assommer quelqu'un et lui fracasser le crâne»*, fait merveille. Son obstination tout autant: il est curieux de tout, cherche la logique des choses en tout. Au point de passer pour un paranoïaque, celui qui *«ne croit pas aux coïncidences. On croit que tout est lié, comme dans une toile d'araignée cosmique. Les détectives privés ne sont pas paranoïaques, mais ils doivent procéder comme si tel était le cas.»* Sage attitude dans une ville dont on apprend que le nom serait la traduction du mot indien *dinde*, que ses colons Français appelèrent par la suite *Pissville*, ce qui aux dires de l'auteur-résident serait *«très bien vu»*.

Le style de Corbo ne serait rien sans celui de son octogénaire créateur. Prendre son temps; il vaut la peine de découvrir pourquoi *«Rien ne brûle en enfer.» (G. M.)*

Exil

Ainsi vivent les sans-pays

C'EST une histoire très locale qui ressemble à bien d'autres histoires très locales. C'est l'histoire de gens simples vivant dans un petit village du Kurdistan, en Turquie. Ce récit est dédié à tous les exilés.

Le Kurdistan est une région de montagnes et de hauts-plateaux –hiver rude et long, été torride. Les habitants sont éleveurs et agriculteurs. Leur pays n'est pas un pays, leur voix n'a droit au chapitre ni en Iran, ni en Irak, ni en Turquie. Cela fait longtemps que les Kurdes sont malmenés –ils se montrent très indociles aux États centraux et tiennent à défendre leur culture. Sur 16 millions de Kurdes, 7 vivent en Turquie.

Dans ce petit village kurde de Turquie, les hommes sont bergers, les femmes s'occupent de la maison et des enfants. Le notable du village, Beko, est un ex-gros propriétaire de troupeaux, qui s'est recyclé dans l'agriculture: le progrès tend à remplacer le mouton par le tracteur. Dans le village se trouvent également des soldats turcs: *«Qui de nous a pu s'y opposer? Personne, pas même Beko. Quand Beko croise un soldat ou une personne qui parle turc, il fond comme beurre au soleil.»* Ahmed, le fils de Beko, est en prison pour trente-six ans, car les Turcs ont trouvé certains livres chez lui.

Dans l'intérêt bien compris de l'État

Dans les montagnes environnantes, des jeunes gens –venus de la ville– se sont installés. Des terroristes. Pour survivre dans ces montagnes, les terroristes ont besoin d'aide, qu'ils trouvent auprès de bergers. Haso, qui garde les moutons que Beko possède encore, leur apporte de la nourriture. Il est arrêté, emprisonné, torturé. Beko parvient à le faire libérer, usant d'une rhétorique perverse compréhensible entre gens de pouvoir: *«Avant,* [les gens du village] *dépendaient tous de moi. Ils m'obéissaient au doigt et à l'œil, il le fallait bien, ils n'avaient pas d'alternative. Aujourd'hui ils partent pour la ville* […], *ont peu à peu coupé tout contact avec moi.* […] *Si je perds le contrôle sur les gens d'ici, cela veut dire que l'État non plus ne les contrôle plus.»* Pour renforcer l'assise du notable, les soldats turcs relâchent alors Haso.

Mais bientôt Haso rejoint les terroristes et laisse sa famille au village. C'est alors sa femme, Fate, qui est harcelée par les soldats. Interrogatoires, menaces de torture, contrôle médical: est-elle enceinte à la suite d'une visite de son mari? Où celui-ci se cache-t-il? Suat, sergent teigneux, ne la lâchera pas. Le beau-père de Fate s'endette auprès d'un passeur gourmand et Fate s'exile en Allemagne avec ses enfants.

Avec ses phrases et ses mots simples, dépouillés comme le pays des Kurdes, le message de Yusuf Yesilöz nous parvient, au travers de la langue allemande, puis de la traduction sensible de Marianne Enckell: la résistance se paie cher, souvent par la douleur de l'exil et la séparation; mais elle est pourtant inévitable, naturelle, elle avance en dépit des entraves, comme l'eau d'un torrent alpin; elle persiste comme un morceau de pierre.

Yusuf Yesilöz, vit à Zurich, il est kurde et réfugié politique.

C. P.

Yusuf Yesilöz
La route du couchant
Traduit de l'allemand par Marianne Enckell
En Bas, 2000, 158 p., Frs 26.–

Crimes contre l'humanité

La lutte pour une juridiction internationale

(Suite de la page 1)

toute leur politique sur la diplomatie avec les belligérants responsables des massacres. Selon Pierre Hazan, il s'agissait, par tous les moyens, d'empêcher que le TPIY et la justice, ne nuisent au bon déroulement des négociations et du processus de paix. Le rôle du TPIY était ainsi un paravent –«une imposture»– afin d'*«utiliser la morale et le droit pour camoufler une politique de renoncement»*. Ainsi le TPI a connu de nombreuses difficultés: soutiens financiers et logistiques inexistants ou fluctuants, manque de locaux et de personnel, rétention d'informations, refus de sécuriser les enquêteurs ou d'arrêter les suspects. Le tribunal a été instrumentalisé par les mêmes États qui l'avaient institué. Malgré tout, selon les fluctuations de la raison d'État, le Tribunal a profité du soutien d'un ou l'autre des États pour accroître progressivement son indépendance.

Selon le code de procédure adopté par le TPIY (une harmonisation inédite entre le droit coutumier anglo-saxon, «accusatoire», et le droit continental, «inquisitoire»), le procureur incarne la fonction principale du tribunal car *«il définit les objectifs et la stratégie pénale et procède aux inculpations»*. Avec l'appui de certains juges comme le premier président, Antonio Cassese, les procureurs qui se sont succédé ont chacun, à leur manière, permis au tribunal de s'émanciper de la tutelle politique. Richard Goldstone a usé de la diplomatie jusqu'à la corde pour finalement, en 1996, se résoudre à mettre en place un pseudo-procès (procédure 61 du TPIY) qui a fait éclater le scandale du massacre de milliers de musulmans dans la «zone de sécurité» de Srebrenica et lui a permis d'inculper Radovan Karadzic et Ratko Mladic, tout en désignant, pour la première fois, Slobodan Milosevic comme l'un des instigateurs de la guerre. Faute d'un véritable procès, le «Tribunal de la parole» a permis à la vérité de se manifester.

Il a surtout fallu la poigne de Louise Arbour pour faire valoir la primauté du droit sur le Conseil de Sécurité et obtenir une collaboration active des États aux tâches du tribunal pour mener à bien des inculpations, arrestations et procès de criminels. Mais là encore, l'inculpation de Slobodan Milosevic n'a pu avoir lieu que suite au drame du Kosovo et à la guerre avec la Serbie. Si le TPIY a gagné en crédibilité et en indépendance, la politique dicte toujours sa loi puisqu'autant Karadzic, Mladic ou Milosevic n'ont pas été arrêtés et déférés à La Haye et que l'enquête sur les responsabilités de l'OTAN a été classée.

Contrairement à Pierre Hazan, je pense que «moraliser» la vie publique et les rapports internationaux relève plutôt de vœux pieux, mais il a raison d'affirmer que l'exigence de justice et de vérité qu'incarne le TPIY par rapport à l'action politique s'est inscrite de manière durable dans les relations internationales. Mais la justice ne sera pleinement accomplie que si la politique la relaie en prenant en charge l'œuvre de réconciliation vitale pour renouer les liens sociaux meurtris par les exactions et la guerre.

J. R.

Pierre Hazan
La Justice face à la guerre
De Nuremberg à La Haye
Stock, 2000, Frs 37.50

Faits de société

Métaphorte mobilisation chez les instituteurs

La bouteille est donc à moitié pleine, ou à moitié vide! le comité ne tient pas à rajouter de l'huile sur le feu qui couve dans l'école vaudoise.

Entre critique, déferuse corporatiste et volonté de participer aux transformations en cours, nous faisons le pari du volontarisme, tout en restant attentifs à ne pas prendre des vessies pour des lanternes.

Majuscules, bulletin de la société pédagogique vaudoise, déclaration du comité, février 2001

La vérité si je mens

Patrice Louis
C'est beau mais c'est faux
Arléa, février 2000, 157 p., Frs 28.50

Comment compter les degrés de l'échelle de Richter? Sur quel pont franchir le Quiévrain pour aller en Belgique? Qui a raconté la vie héroïque du soldat Chauvin? Au milieu de la *Plaza de toros monumental*, le *toréador* ne s'est-il pas comporté comme un *desesperado*?

Si l'on connaît relativement bien le mécanisme des rumeurs, la certitude erronée et universellement partagée reste en grande partie un mystère. Pourtant les idées fausses sont innombrables: une bonne partie des écoliers écrivent spontanément à la fin de leur scolarité que le soleil tourne autour de la Terre. Tout cinéphile persiste à croire que Marlène Dietrich *est* l'Ange bleu. La francophonie entière répète *«en* Avignon» sans que rien ne l'y contraigne.

Aux antipodes de l'abominable Jacques «Maître» Capelovici, Patrice Louis a un point de vue très sain sur ces erreurs: il les énonce sans chercher à les corriger. À la longue, l'usage commun sera plus fort que les fulminations des puristes. Métaphoriquement, les coupes sombres sont bien plus inquiétantes que les coupes claires, alors que sylviculturellement, c'est l'inverse qui est vrai. Ce nouveau recueil d'idées reçues contient de beaux moments, mais –pour remplir les pages?– il pinaille aussi parfois à propos d'obscurités étymologiques ou de détails d'érudition sans importance. Et puis, il y a *la* faute: les *«Jeux Olympiques de 1937»* (p. 17). À cuistre, cuistre et demi. *(J.-F. B.)*

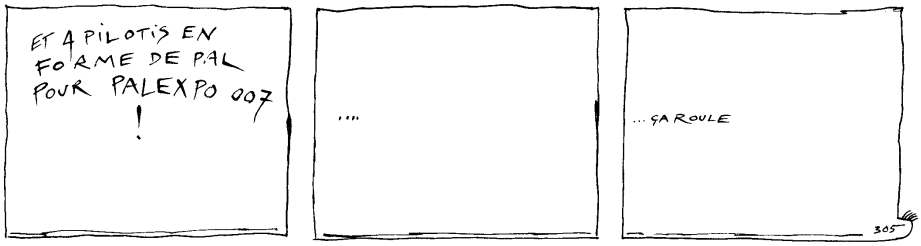
Devoir de souvenir de vacances

Beaune, mai 1983

La princesse et le dresseur d'éléphants:
Enfin un succès diplomatique pour la Suisse

Soyez informés: découvrez l'actualité hebdomadaire de la semaine!
http://www.distinction.ch

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...



(Annonce)

Exposition

CÉLINE MASSON

Du 25 avril au 26 mai
Vernissage le 25 avril à 18h00
Visite guidée le 9 mai à 18h00

Elle est peintre. Elle peint cherchant la femme et la couleur. Comment peindre une femme (les femmes), comment peindre une couleur (les couleurs)? Vouée aux énigmes, elle s'y emploie. Sonder l'impalpable féminin, appelant le mystère de la lumière et de son réflexe. Ce sont les tarots, cette fois. Série gravée sur bois qui reprend l'imaginaire du jeu; figures de l'avenir à deviner. Élocution en bas relief: impressionnant la fine pellicule de papier qui se laisse presser, marquer, encrer. Ensuite, il faut jouer le jeu. Tourner les cartes et rire de son sort, bon ou mauvais, histoire de l'accueillir et l'accomplir. Finalement, c'est encore une histoire de femme, à y regarder de près.

Galerie Basta!
Petit-Rocher 4
Lausanne-Chauderon

La vraie valeur de la littérature romande™

Déstockage chez Edipresse

À la fin du millénaire précédent, le trust dominant de la presse romande faisait distribuer à tous les ménages une brochurette, au slogan aussi original qu'alléchant (*«Vos bonnes affaires»*), qui proposait à des prix fortement réduits mais *«jusqu'à épuisement des stocks»* les livres des éditions 24 Heures, Tribune de Genève ainsi que ceux –ne souriez pas, cela a existé– des éditions du Matin. Apparemment, on avait besoin de place dans les locaux de l'avenue de la Gare à Lausanne, ou alors on craignait les incendies, ou encore les Lamunière tentaient de récupérer un peu de ce capital immobilisé depuis si longtemps pour lancer une collection de jeunes auteurs méconnus. À ce jour, le mobile exact reste mystérieux.

Rien de bien passionnant à première vue dans ce catalogue dépareillé qui mêlait «beaux» livres (toute la collection de diapositives de Marcel Imsand: *Vaud visions de rêve*, *Rêves visions de Vaud*, *Visions de Vaud rêves*, etc.), compilations de fin d'année des dessinateurs maison, célébrations éthylographiques (*Les châteaux viticoles du pays de Vaud*, par exemple), ouvrages de circonstances (genre *1798 : à nous la liberté*, à l'occasion du mémorable bicentenaire de l'introuvable révolution vaudoise) et quelques reliquats romanesques de l'époque où Bertil Galland avait injecté un peu d'ambition culturelle dans cette épicerie de papier imprimé. Les titres y étaient jetés pêle-mêle, sans aucune date d'édition, et les quatrièmes de couverture y étaient reproduits avec de nombreuses erreurs de copie. Il n'y avait vraiment rien là qui puisse mériter l'attention du critique des Lettres romandes™, voué –tout comme son objet d'études– à de hautes tâches métaphysiques. Un détail pourtant allait se révéler plein d'enseignements: le prix. Tout à son bonheur de commerçant, l'éditeur avait mis côte à côte l'ancienne et la nouvelle valeur marchande de ses publications.

La comparaison des deux nombres révèle une subtile intelligence du marché des biens littéraires. En effet, au lieu de bêtement procéder à des réductions linéaires (genre Migros: «– 15% sur tous les articles vendredi prochain»), monsieur et madame Edipresse ont soigneusement pesé, au pour-cent près, les baisses consenties, certainement à regret, sur les différents ouvrages. Après avoir laborieusement reproduit sur une feuille de calcul Excel version trois zéro ces chiffres hautement significatifs, *la Distinction* est en mesure de présenter à ses lecteurs pour la première fois un indicateur statistique rarissime: le *taux de bradage du patrimoine éditorial* (TBPE). Enfin il est possible de mesurer l'effritement ou la pérennité des gloires littéraires, la valeur vénale des prix si justement distribués chaque année aux gens de plume, voire l'effet à long terme des campagnes «synergétiques» de telle ou telle abbaye de village, autoproclamée événement culturel marquant. Le TBPE est à la littérature ce que le Dow Jones est à l'économie: un instrument de mesure fiable, largement admis et compréhensible par les auditeurs de la radio romande dès 6h45.

Remarquons tout d'abord que les réductions les plus considérables vont aux ouvrages qui concernent l'étranger (de 17 % à 51 %). Il est à noter que dans cette fourchette se situent également les livres consacrés à la Suisse allemande, aux Grisons et au Tessin, qu'Edipresse semble considérer désormais, à la manière russe, comme l'«étranger proche». Proche des soucis de la population, l'éditeur voit l'univers se rétrécir de plus en plus, et les frontières géographiques (limitées au nord du bassin hydrologique du Léman) devenir un horizon indépassable. Décidément, Edipresse ne semble guère se préparer à affronter cette mondialisation dont on parle tant.

Autre déception: la postérité n'est plus ce qu'elle était: publié en 1999 seulement, *Le livre souvenir officiel de la Fête des Vignerons 1999*, *«à offrir ou à s'offrir pour prolonger des instants inoubliables»*, semble s'oublier bien vite puisqu'il n'atteint plus aujourd'hui que 74 % de sa valeur originelle.

Les plus hautes récompenses littéraires ne valent rien contre l'irréparable outrage des ans. L'œuvre d'Anne-Lise Grobéty, pourtant récemment honorée, ne vaut plus qu'un cinquième de son prix d'origine. Ella Maillart, prophétesse en son pays, oscille entre 26 % et 51 %. Frédéric Pajak, gloire montante, n'atteint que 27 %, dépassant à peine *Mémoires et réflexions*, le palpitant recueil de Pierre Graber. Henri Debluë, auteur concélébré du «Livret de la Fête des Vignerons de 1974» (*sic*) parvient à un modeste 36 %. Maurice Chappaz reste uni (quelle délicatesse de la part des comptables d'Edipresse) à Corinna Bille dans un même 42 %. Seul Jacques Chessex résiste au-dessus du 50 %, mais cela est sans doute dû aux photos de son homonyme (Luc), qui donnent son aspect riant à *Mort d'un cimetière*.

Resserrement, usure, vanité: on se croirait le dimanche matin entre le sermon du pasteur et Droit de Cité. Seul le domaine «Vie Pratique» peut se vanter de résister à l'érosion du temps: les ouvrages destinés aux parents (*Kids 1999-2000*), aux cordons bleus pressés (Catherine Michel, *Vite fait bien fait*), aux hypocondriaques (Rosette Poletti, *Six semaines pour vivre plus sainement*) et aux radicaux vaudois (Daniel Margot, *Delamuraz, du caractère et du cœur, l'itinéraire d'un surdoué*) se maintiennent aux alentours de 80 % de leur prix d'origine. Cette inusabilité des thèmes qui sont le fonds de commerce du *Messager boiteux* depuis plus de deux siècles a quelque chose de rassurant.

J.-E. M.

Auteurs	Titre	Anc. prix	Nouv. prix	TBPE
D. Whitney, T. Jacobson	USA express	Fr 118.00	Fr 20.00	17%
Enzo Pifferi	Les Andes, les plus hauts chemins de fer du monde	Fr 98.00	Fr 20.00	20%
Anne-Lise Grobéty	Pour mourir en février et autres textes	Fr 49.00	Fr 10.00	20%
	La Suisse vue du ciel	Fr 120.00	Fr 30.00	25%
F.auf der Maur, F. Jeanneret	Grand atlas suisse	Fr 119.00	Fr 30.00	25%
Ella Maillart	La voie cruelle	Fr 39.00	Fr 10.00	26%
Pierre Graber	Mémoires et réflexions	Fr 39.00	Fr 10.00	26%
J.-P. Imsand, F. Pajak, P.-J. Crittin	Lausanne, une jeunesse	Fr 75.00	Fr 20.00	27%
Bertil Galland	Princes des marges	Fr 36.00	Fr 10.00	28%
Henri Debluë	Les cerises noires	Fr 28.00	Fr 10.00	36%
Jean Schmid, Dieter Bachmann	Tessin, vallées et villages	Fr 49.00	Fr 20.00	41%
Alain Pichard, Edmond van Hoorick	Les Grisons, mosaïque d'une nation alpine	Fr 49.00	Fr 20.00	41%
Corinne Chuard	1798: à nous la liberté	Fr 48.00	Fr 20.00	42%
S. Corinna Bille	Œil-de-mer	Fr 24.00	Fr 10.00	42%
Maurice Chappaz	Le garçon qui croyait au paradis	Fr 24.00	Fr 10.00	42%
Maurice Chappaz	La veillée des Vikings	Fr 24.00	Fr 10.00	42%
Yves Jault, Yvan Muriset	Les châteaux viticoles du pays de Vaud	Fr 79.00	Fr 40.00	51%
Barrique	Qui a peur de l'an 2000?	Fr 39.50	Fr 20.00	51%
Marcel Imsand	Vaud visions de rêve	Fr 59.00	Fr 30.00	51%
Barrique	Qu'avez-vous fait de mes vingt ans	Fr 59.00	Fr 30.00	51%
Marcel Imsand	Luigi le berger	Fr 98.00	Fr 50.00	51%
Jacques Chessex, Luc Chessex	Mort d'un cimetière	Fr 39.00	Fr 20.00	51%
Ella Maillart	Parmi la jeunesse russe	Fr 39.00	Fr 20.00	51%
Marcel Imsand	Saisons du Léman	Fr 89.00	Fr 50.00	56%
Guy Métraux	Le ranz des vaches	Fr 49.00	Fr 30.00	61%
Raymond Burki	Couleur Burki	Fr 49.00	Fr 30.00	61%
Raymond Burki	Le franc-rire	Fr 16.00	Fr 10.00	63%
Barrique	Ras le Golfe	Fr 15.00	Fr 10.00	67%
Barrique	Barrique à l'école	Fr 15.00	Fr 10.00	67%
Barrique	Histoires de foot	Fr 15.00	Fr 10.00	67%
G. Salem, M. Imsand, W. Jeker	Le livre souvenir officiel de la Fête des Vignerons 1999	Fr 68.00	Fr 50.00	74%
	Kids 1999-2000	Fr 38.50	Fr 30.00	78%
Daniel Margot	Delamuraz, du caractère et du cœur, l'itinéraire d'un surdoué	Fr 38.00	Fr 30.00	79%
Catherine Michel	Vite fait bien fait	Fr 12.50	Fr 10.00	80%
Rosette Poletti	Six semaines pour vivre plus sainement	Fr 12.25	Fr 10.00	82%

Vous trouverez le tableau complet sur http://www.distinction.ch, au chapitre «Vie des Lettres romandes»

Catalogue des livres Edipresse
La boutique Edipresse, novembre 2000, 20 p., gratuit

Boire ou ne pas boire idiot

Un canon carabiné

Il y a de cela plusieurs années, Bernard Cinsault s'était déjà signalé à l'attention d'un public averti par l'approche singulièrement innovante de son iconoclaste monographie sur *La transmission des rituels priapiques chez les Grand Eunuques héréditaires de la Sublime Porte* (1).

Or voici que le bonhomme récidive en appliquant, cette fois, sa phénoménale érudition à un domaine d'obédience plus spécifiquement chrétienne: l'élevage du vin.

Ce faisant il livre aux «beuveurs trez illustres & vérolez trez précieux» que nous sommes, ainsi qu'à «tous soiffards de sapience», un petit ouvrage goûteux qui, à défaut d'une robe alléchante (2), a, comme on dit, du nez et de la mâche.

Il ne s'agit de rien moins qu'une intrépide tentative d'élucidation des phénomènes sociaux considérés non pas par le bout de la lorgnette, mais par l'*œil* du tonneau.

Explication: un vin s'élève en fût, barrique, cuve en inox –peu importe le matériau utilisé. En cours d'élevage, il arrive immanquablement qu'une partie de la substance vinique «disparaît», en fait s'évanouit par évaporation (3). L'éleveur doit alors compenser cette perte, ou ce «fui», en recourant à «l'ouillage», c'est-à-dire en rajoutant du vin censément de même provenance, en plus ou moins grande quantité selon le type d'élevage recherché.

Dans cet *«étiolement continu du corps vineux»*, cette *«inextinguible hémorragie que rien ne contrecarre hormis l'effort perpétuel du caviste en alerte»*, l'auteur aperçoit –et c'est là l'unique concession pédante qu'il s'octroie– une *«formidable allégorie du processus d'érosion sournoise qui sape en permanence les totalités sociales, où l'insaisissable devenir se dévoile* simultanément *sous sa double nature de démiurge présent nulle part quoique partout agissant.»*

Jusqu'où lancer le bouchon

Aussi abruptement exposée, la thèse semblera à d'aucuns rebutante, sinon arbitraire. Mais l'on doit bien avouer que quand l'anthropologue entreprend de mettre en concomitance, étayant son argumentation sur des modèles mathématiques complexes qu'il manipule avec dextérité, la courbe d'éviction tendancielle des techniques vini-viticoles ancestrales avec les variations indiciaires, en plus ou en moins, du *taux brut de nuptialité précoce* chez les jeunes gens et jeunes filles d'ascendance vigneronne des coteaux du Minervois, on reste admiratif. À coup sûr, pour le profit que la science en retirerait, son étude mériterait d'être étendue à d'autres terroirs comparables: les pays de Loire, le Beaujolais ou le Lavaux par exemple. Et il ne nous paraît pas qu'il y ait lieu de craindre à ce propos un quelconque effet de redondance empirique.

Enfin, pour dissiper l'impression excessivement sérieuse qu'auraient pu produire les développements précédents, marquons combien la verve de Bernard Cinsault, qui ne s'interdit pas le calembour, trouve dans la seconde partie à s'épancher par une série de tableautins allègres qui composent autant de figures hilarantes de la sociabilité éthylique contemporaine. On s'égayera plus particulièrement des entrées suivantes: *Ainsi font* (4) *les ouilleurs*, *Bistro goulot dodo*, *Taquiner le gorgeon*, *Bibine ou Les Malheurs du bouilleur de cru*, *Au cul de la Dive*, *À toutes vapeurs*, *Le flacon et son double*, *La mise en perce* ou encore *Le lâcher de bondes*, pour ne mentionner que les plus rehaussées.

Un livre gouleyant donc, qu'on offrira sans hésiter à l'occasion des fêtes pascales, moment où, tant chrétiens que païens, pour le meilleur ou le pire, le sapide et l'insipide, nous inclinons irrésistiblement à communier sous les deux espèces, surtout sous la seconde.

L. Mon.

Bernard Cinsault
***Le fût et le fui**, essais d'œno-ethnologie*
Gallimard, décembre 2000, 213 p., Frs 29.80

(1) Au *Mercure de France*, sauf erreur.
(2) La une de couverture est proprement calamiteuse.
(3) Cette résorption, appelée «fuite du fût», a inspiré à l'auteur son titre, malicieux clin d'œil à l'adresse des anthropologues.
(4) «Un siphon», mais c'est bien sûr! En prononciation franciliennne

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...

Enseignement des langues modernes

Les écoles privées toujours en avance

COLLÈGE INTERNATIONAL AVEC INTERNAT IMPORTANT
(élèves de 14 à 18 ans)
cherche pour la rentrée de septembre 2001
PROFESSEUR
DE FRANÇAIS FÉMININ
RÉSIDENTE
AVEC TÂCHES D'INTERNAT

Le Temps, 16 février 2001

Sociologie en dix lignes

La sociologie a au moins ceci d'amusant qu'elle passe depuis les origines un temps fou à s'interroger sur elle-même. Les textes ayant pour ambition de définir la matière sont légion, ce qui pousserait un taquin à prétendre que la définition de la discipline est un des principaux but de la sociologie. Donc que le beau métier de sociologue consiste principalement à définir ce qu'est la sociologie. Petit voyage à travers quelques ouvrages récemment parus.

Jean-Michel Berthelot
Sociologie.
Épistémologie d'une discipline. Textes fondamentaux
De Bœck, 2000, 479 p., Frs 63.50

Jean-Michel Berthelot est professeur de sociologie à la Sorbonne (bravo!) et il commet un ouvrage qui se veut pédagogique et didactique : *Sociologie. Épistémologie d'une discipline. Textes fondamentaux.* En 6 chapitres, 1. L'objet 2. La théorie 3. Les données 4. L'explication sociologique 5. Justification et preuve 6. L'objectivité, il fait le tour de sa matière, l'étude de la discipline sociologique, intercalant dans les différents chapitres divers textes de sociologues passées et présents, et bien sûr éminents : il a la modestie de ne placer que deux fois de ses propres extraits. Il fait une (très) large place à l'«école française de sociologie» et donne même quelques petites notices biographiques de sociologues (d'**A**dorno à **W**eber). Un livre d'initiation pour étudiant-e-s de première année en sociologie, joliment présenté.

Liliane Voyé
Sociologie
Construction du monde, construction d'une discipline
De Boeck, 1999, 221 p., env. Frs 30.–

Liliane Voyé a un projet *a priori* assez identique à celui de Berthelot dans son ouvrage *Sociologie. Construction du monde, construction d'une discipline* : expliquer ce qu'est la sociologie. Il y a chez elle cependant un ton plus amusant et moins docte que celui de Berthelot. Cet ouvrage, lui aussi, reprend des textes de «fondateurs» : Durkheim, Marx, Weber, Tocqueville… (on croirait lire les *Étapes de la pensée sociologique* de Raymond Aron, Gallimard 1967) et quelques textes plus récents de «figures majeures contemporaines» : Balandier, Boudon, Bourdieu, Crozier, Touraine… (on croirait lire *Les sociologies contemporaines* de Pierre Ansart, Seuil 1990). On y trouve en outre quelques belgiqueries tout à fait amusantes : ainsi, lorsque Liliane Voyé veut montrer que le «bouilli», le «cuit du dedans» correspond aux rôles féminins traditionnels tandis que le rôti, le «cuit par dehors», correspond aux rôles masculins, elle signale que *«l'on peut observer aujourd'hui que, si, en général –lorsqu'elles le font encore– ce sont les femmes qui mitonnent les daubes, cassoulets et autres waterzooie, ce sont les hommes qui souvent s'affairent autour du barbecue.»* (p. 33). Un (meilleur) livre d'initiation pour étudiant-e-s de première année en sociologie.

Philippe Corcuff
Les nouvelles sociologies
Nathan, 1995, 128 p., env. Frs 17.–

L'ouvrage de Philippe Corcuff, *Les nouvelles sociologies* est d'une facture nettement meilleure. Il se lit sans beaucoup de mal et c'est un livre fort intelligent. Corcuff propose une sélection (trop française, mais c'est la vie) de quelques sociologues «constructivistes», c'est-à-dire se plaçant dans une perspective qui prétend que la réalité est construite –et non pas «naturelle». Il résume leurs thèses principales, les met en perspective et les analyse. Deux critiques cependant à ce petit opuscule qui dresse un intéressant bilan des tendances actuelles en sociologie. Un peu trop d'auteurs sont abordés, ce qui fait que l'auteur a tendance à réduire quelque peu la pensée de certains –je pense par exemple à Boltanski ou Giddens. D'autre part, quelques remarques élitaires sur les marxistes par exemple, accusés de s'être trop souvent contentés de la pensée la plus simple, ou la plus simpliste de Marx et d'avoir évité les textes les plus compliqués du philosophe de Trèves (c'est comment qu'on appelle les habitants de Trèves : Trévises?)

Bernard Lahire (dir.)
Le travail sociologique de Pierre Bourdieu.
Dettes et critiques,
La Découverte, 1999, 258 p., Frs 46.40

On retrouve le même Corcuff dans un passage de l'ouvrage de Bernard Lahire sur Bourdieu : *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*. Un nième livre discutant la pensée du Maître, mais voulant se placer dans une perspective critique, chose risquée lorsqu'on sait, comme Lahire, que *«Bourdieu ne voit que des "ennemis" qui l'"attaquent" et peu d'"adversaires" véritables qui effectueraient le travail nécessaire pour lui opposer une "réfutation"* [et qui ne peut que constater] *l'impossibilité d'un véritable dialogue scientifique avec Pierre Bourdieu…»* (p. 6). Au nom cependant de la recherche sociologique, ce livre a été conçu et fabriqué, et on ne peut que s'en réjouir. On y trouve en effet de nombreux éléments permettant de mieux comprendre l'usage ou le mésusage qui peut être fait de concepts bourdivins comme le champ ou l'habitus. On y trouve aussi quelques éléments inutilement polémiques sur l'évolution de la pensée du Maître, et je pense qu'on en sera bientôt à parler de Bourdieu comme de Marx : il y aura les écrits de jeunesse (*Un art moyen*, par exemple), les écrits les plus «faciles» (*La Reproduction*, par exemple) et les écrits pour «initiés» (les *Méditations pascaliennes*, par exemple), les écrits polémiques (*Sur la télévision*, par exemple), etc. Et je ne parle pas du classique des classiques : *La Distinction*. C'est comme cela qu'une hagiographie se fait.
À propos, c'est quoi, la sociologie? *(J.-P. T.)*

Apocalypse culturelle

La désalphabétisation en marche?

Il y aurait, dit-on, des millions et des millions d'illettrés dans les pays industrialisés. En plus, répète-t-on, ce nombre serait en augmentation constante. Et chacun d'avancer une explication au phénomène : c'est à cause, à choix, de la télé, de l'abandon de la dictée dans les écoles, de la démission des parents, du renoncement à l'effort, de l'influence américaine, de la linguistique structurale, de la crise économique, du capitalisme, de la perte des valeurs, etc. Tous ces débats passionnants s'accordent sur un point : l'illettrisme progresse. Et si…

La notion d'illettré a remplacé récemment celle d'analphabète. Pour ce qui concerne la France, la paternité du mot «illettrisme» revient à Aide à Toute Détresse-Quart Monde, le mouvement fondé par Joseph Wrésinski, qui a, avec d'autres comme l'Association Française pour la Lecture, la Confédération Syndicale des Familles ou le Comité de Liaison pour l'Alphabétisation et la Promotion, mis cette notion au premier rang de ses préoccupations. De simple *aspect* de la pauvreté parmi d'autres (revenus, logement, santé, alimentation même au sortir de la guerre), l'illettrisme est devenu au cours des années huitante la *cause* des autres difficultés. Comme avant lui la déchristianisation, le manque d'hygiène et surtout l'alcoolisme, le handicap culturel s'est transformé, par le biais de cette déconnexion des divers problèmes sociaux, en mère de toutes les misères.

Puis l'État jacobin s'est emparé de la question, ce fut l'étape de la reconnaissance officielle du problème. Un Groupe Permanent de Lutte contre l'Illettrisme a vu le jour. Le sujet accède alors au statut de grande cause nationale, transcendant les clivages politiques ; de thème bateau pour les médias, avec effets de mise en scène comme cette «marée» de l'illettrisme, démontrée par des chiffres allant de 50 000 Français (ATD, 1982) à 70 % de la population des pays industrialisés (AFL, 1997) (1) ; de domaine de spécialisation confié à des experts, au premier rang desquels se pousse Alain Bentolila, professeur de linguistique à Paris V, dont les propos outranciers sont décortiqués par Lahire avec un acharnement méritoire. Consécration : en 1985 le mot entre dans la nomenclature du *Petit Robert*.

De ce flot rhétorique, émerge une image très sombre des personnes sans pratique de l'écrit, souvent accompagnée d'un prêchi-prêcha moralisateur. Bientôt, l'illettré se mue en une sorte de monstre social de foire : inculte (seule existe la culture écrite), infrahumain (l'analphabétisme empêche la pleine jouissance des droits de l'homme), délinquant en puissance (les insuffisances de la «langue illettrée» –invention bentolilesque– mènent à l'expression par la violence) et bien sûr bacille de réserve pour la peste brune (contre toutes les foutaises sur la culture comme «rempart face aux intolérances», on saura gré à Lahire de rappeler les titres universitaires de la plupart des dirigeants du Front national).

L'accouchement d'un problème de société

Appuyé sur une documentation considérable (2), Bernard Lahire décrit cette montée du thème de l'illettrisme dans les discours militant, officiel et public. Pour lui, on assiste non pas tant à un «recul culturel» en Occident qu'à la mise en évidence d'une réalité dont les populations avaient longtemps pu s'accommoder. Le chômage de masse des dernières décennies a fait apparaître l'étendue des difficultés que rencontre une part de la population avec l'écrit, et la volonté d'accroître la formation des chômeurs a fait «rescolariser» un grand nombre de travailleurs non-qualifiés autrefois socialement intégrés. Une augmentation durable de l'offre d'emplois devrait en toute logique affecter fortement la «visibilité» de l'illettrisme.

Il est aisé de pointer les exagérations et les approximations qui entourent cette question. S'il réclame des chiffres réalistes, des méthodes scientifiques et des définitions cohérentes, l'auteur insiste sur les réelles différences de compétences que l'on peut rencontrer face à l'écrit. La mesure de ces compétences a été très variable : on oscille entre la capacité à signer les registres de mariage (Ancien Régime), la simple copie d'un texte et sa lecture –voire sa récitation– à haute voix (début du siècle) et la rédaction/compréhension (exigence actuelle). Comme souvent, une telle élévation dans les critères peut à elle seule suggérer que «le niveau baisse».

On trouvera également dans ce long ouvrage des considérations plus générales sur l'évolution de la sociologie critique (gênée aux entournures par la reprise étatique de son discours –pensons à la «fracture sociale» de Chirac), sur l'ethnocentrisme culturel des élites lettrées, avec à la clef une critique de l'omniprésence, sous l'égide de Bourdieu et de quelques autres, d'une définition exagérément culturelle du monde social.

Personne ne peut contester les difficultés et souvent la souffrance que ressentent les illettrés. La satisfaction de leurs demandes de formation, pour autant qu'elles existent, est un droit indéniable. Mais qu'ont-ils à gagner à l'inflation propagandiste de leur nombre ou à de faciles mesures paternalistes (3)? Plus trivialement, il conviendrait de se demander si, comme le fait souvent le zèle innovant, la «lutte contre l'illettrisme» ne pousse pas à une classique réallocation de moyens autrefois dévolus à d'autres structures, dont l'inefficacité est loin d'avoir été démontrée. On a ainsi vu, en mars 2000, Jacques Chessex s'engager fermement, aux côtés d'Alexandre Jardin, moderne Comtesse de Ségur, pour promouvoir l'Association «Lire et Faire Lire», qui encourage les retraités à faire découvrir les textes classiques aux enfants des banlieues. Louable prise de position : les effets de telles rencontres ne peuvent être que bénéfiques, de part et d'autre. Mais comment ne pas s'interroger lorsqu'on a vu le plus célèbre auteur de Ropraz (VD) signer au même moment la pétition qui réclamait des droits d'auteurs pour les ouvrages prêtés par les institutions publiques, c'est-à-dire l'abolition de la gratuité des bibliothèques?

C. S.

Bernard Lahire
L'invention de l'«illettrisme»
La Découverte, novembre 1999, 370 p., Frs 57.40

(1) En Suisse également, la boursouflure quantitative ouvre de manière récurrente les articles consacrés à ce sujet : *«Quatre Suisses sur dix ne sont pas en phase avec la société de l'information»* (*Le Nouveau Quotidien*, 23 octobre 1996) ; *«Cinq pour cent des universitaires romands peuvent être considérés comme semi-illettrés»* (*Le Nouveau Quotidien*, 21 avril 1997) ; *«Le bénévolat ne suffit plus pour lutter contre l'illettrisme, qui touche 13 à 19 % des Suisses»* (*Le Temps*, 4 septembre 1998).

(2) Comprenant notamment, c'est assez rare pour être noté, deux ouvrages de fiction (*Le liseur*, de Bernhard Schlink et *A judgement in stone* de Ruth Rendell, transposé au cinéma par Chabrol sous le titre *La cérémonie*).

(3) Étrangement l'Association Lire & Écrire présentait en novembre dernier comme une «petite victoire» la création d'un substitut oral pour la partie théorique de l'examen donnant droit au permis de conduire.

Faits de société

Grand bond en avant dans la pensée patronale

A ceux pour qui l'économie représente une phobie mais aussi à ses promoteurs à tous crins, nous dédions la chronique de M. Jan Marejko, philosophe, dans le présent numéro. Dans un véritable credo, il martèle que «l'esprit est plus important que la matière» et que «c'est une structure politico-juridique qui détermine la santé ou le déclin de l'économie, mais également son articulation sur l'esprit des individus». Le développement écono-

Pour agir de façon concrète, nous nous appuierons aussi sur le tissu académique de notre région via le service de promotion économique de la CORE, en favorisant le transfert de technologies, en mettant à disposition un réseau d'appui et en dynamisant cet outil par la présence active des milieux économiques. En effet, le développement économique ne saurait reposer uniquement sur des structures politiques (voir l'état de l'URSS après 70 ans de communisme).

J.-P. Wicht, président de la Société industrielle et commerciale de Lausanne, in *Économie lausannoise*, n° 3, automne 2000

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…

Les contretemps (extraits)

Ça va ou bieeen !

VENDREDI 22 septembre: Au fond d'un tiroir, j'ai retrouvé le seul cadeau de mon grossvater, une horrible montre-gousset plaquée or-jaune-pisse à l'effigie du Général Guisan pour les 50 ans de la démobilisation, à moi qui suis objecteur de conscience. Comme justement je vais chercher ma montre réparée chez mon horloger favori Guyot à la rue du Maupas, j'en profite pour lui refiler cette verrue familiale. D'après monsieur Guyot, elle vaut entre 200 et 300 francs. Eh bien, qu'il m'en débarrasse à sa guise! Il va l'exposer en vitrine de suite parce qu'avec le Comptoir... on ne sait jamais.

Samedi 23 : Téléphone de l'horloger, incroyable il a déjà vendu la montre! 150 francs m'attendent, il se garde seulement 30 francs car il offre une garantie de six mois à son client. Je lui dis de prendre une meilleure marge, mais il ne veut pas. Qu'est-ce qui pourrait bien faire plaisir à un horloger?

Sur la place, je vois le défilé pathétique des mouvements «culturels» alternatifs-fils à papa: Tir Groupé (65'000 frs de subvention par an tout de même), E la Nave Va (= Dolce Vita, un fiasco financier de plusieurs centaines de milliers de francs, épongé par la ville), etc. Le mieux est de regarder le génial dessin de Mix et Remix sur l'affiche qui annonce la manifestation. On voit quatre personnages autour de la fontaine de la Palud. Un est couché, la tête appuyée sur les marches de la fontaine; légende: *installations*. Un autre tape sur des tam-tams; légende: *musique anticommerciale*. Derrière lui, un panneau sur lequel est écrit «Ça faiche»; légende: *revendications diverses*. Un troisième, debout sur la colonne de la fontaine, tire la langue et laisse voir son piercing: *performances*. Le dernier spraye la fontaine: *expression artistique*. Ils sont encore dans la logique de comme-nous-ne-faisons-pas-de-commerce-nous-sommes-forcément-des-créateurs. Mais ils font du commerce avec la ville et ses subventions. Et que nous apportent-ils culturellement? J'ai entendu un passant dire «au moins ils ne font pas de mal». Une raison supplémentaire pour ne pas les soutenir.

Mardi 26: Mon sympathique horloger me tend 150 frs, pour le remercier je lui achète des boucles d'oreilles *chat* en or pour les quatre ans de ma nièce. Tout le monde est content.

Encore dix photos de Thierry Lang légendées.

Sur la route de Crissier, un balayeur balaie les petits cailloux et la poussière déposée sur un trottoir qui sépare la route et qui demeure bien entendu inaccessible aux piétons. Cela me rappelle ma dernière visite à Yverdon –lorsque j'avais l'ambition de devenir le nouveau directeur de l'Echandole–, en arrivant j'ai vu un Longtarin, armé d'Ajax et de papier ménage, nettoyer un horodateur.

Ce soir, j'accompagne P. à l'AMR à Genève. Il y a la jam hebdomadaire, et pour une fois ça joue, beaucoup de jeunes talentueux musiciens, Matthieu Rossignelli au piano qui a fait un chorus aventureux et fidèle sur «My Favorite Things», une équipe venue d'Annecy: David Robin à la guitare et surtout un saxophoniste ténor de 19 ans, Guillaume Perret. Il en veut. Ces deux musiciens français sont coachés par un vieux briscard inconnu de la batterie, Alain Richard. Il a été professionnel pendant 15 ans, puis a arrêté de jouer pendant 18 ans. Il a de nouveau tout quitté pour renouer avec le jazz. Enfin je n'ai pas tout compris ce qu'il me disait au bar à cause de la musique qui jouait et de sa mauvaise haleine. A cette fameuse jam organisée par G., il y avait aussi Popol à la contrebasse et au vin rouge Pinot Gamay. Popol qui pour l'au revoir ne manque jamais de nous achever avec un *tout de boooooon* aussi lourdement vaudois qu'un *ça va ou bieeen*. Je lui pardonne parce que c'est un musicien vaudois qui peut swinguer. Faut l'écrire vite.

Dimanche 1er octobre : C. de *La Distinction* m'appelle alors que je suis en promenade avec S. et Zara dans les bois de l'Hermitage. Il hésite à publier le texte, il va le faire lire au comité de lecture. Il veut une photo pour illustrer le texte, ce sera celle de l'hippopotame derrière les barreaux d'une contrebasse. Il me demande de couper aussi. Je ne couperai rien, même ce qui est mauvais, ce qui ne passe pas à ce numéro passera au prochain, même mon texte du 20 septembre. De toute manière c'est râpé pour le numéro d'octobre... plus de place. Alors peut-être pour novembre, je l'espère. Le gros souci de C. est que je signe d'un pseudo, il trouve que c'est indispensable que je signe Laurent Sambo. Mais moi je tiens à la distance sanitaire, universelle et nécessaire de Denis de Burbo, ce nom je l'ai choisi grâce à une folle peintre (soi-disant) qui m'a retourné mes photos sur Max Roach (qui ne l'inspiraient pas) dans une enveloppe à l'adresse de Laurent Burbo. S. et moi-même nous amusions de ce nom en y ajoutant un *de* de circonstance. Ensuite Denis est le prénom auquel j'ai malheureusement échappé le jour de ma naissance. Ma mère a préféré Laurent sans réfléchir que mon père italien n'arriverait jamais à prononcer le *r* sans le rouler.

Lundi 2 : C. m'a envoyé l'épreuve de mes *contretemps* en suspens. Je vais lui demander de modifier la mise en page kolkhozienne, spécialité de *La Distinction*.

Mercredi 4 : Je suis malade et je perds aux échecs contre O. Ancien apprenti déformé par mes soins, pas assez visiblement puisqu'il est le premier (et dernier j'espère) copain à rentrer dans la Police de Lausanne. Avant son apprentissage tardif dans le disque, il était flic à Paris. Il va quitter son emploi actuel à l'Office des Poursuites de Nyon. C'est vrai qu'entre l'Office des Poursuites et la Police mon cœur s'en balance.

Samedi 7 : J'ai passé ma journée à faire des allers-retours pour acheter le bon sac de rechange de l'aspirateur du magasin. Nous ne sommes vraiment que poussière.

Pour me calmer, ciné avec P.: *Tout va bien (on s'en va)*. Film avec Piccoli, Miou-Miou et la rentre-dedans-comme-j'aime de Sandrine Kiberlain. Riche construction sur la présence-absence d'un père impardonnable et donc culpabilisateur qui finit par perdre la mémoire, alors qu'il venait de rafraîchir celle de ses filles. «Je ne vais pas rester longtemps.» dit le père Piccoli; «Ah bon, moi qui croyais que tu allais nous faire chier jusqu'à la fin.» répond la fille Kiberlain.

Dimanche 8: Schumi champion du monde de F1 parce qu'il le vaut bien. J'ai mis le réveil à 7h15 pour vivre en direct de Suzuka, Japon.

(à suivre)

D. de B.

Le chameau rote (6)

Burb !

ET la chèvre broute. Heureusement! Les éleveurs de porcs sont contents, eux. Suite à la reprise de la gestion du centre de testage par Suisseporcs, le Conseil des Tas vaudois a accepté le 15 janvier 2001 de restituer à cette organisation les quatorze titres de participation de la Fédération suisse pour les épreuves d'engraissement et d'abattage du porc. Cochon qui s'en dédit! Enfin: vive les vaches!

Au-dessus du plancher des dites, Bertrand Piccard, publichiatre volant. Selon son psychanalyste, tout s'explique. Bertrand Piccard, depuis tout petit, rêve d'être gros. Ce rêve symbolique traduirait son envie d'être enceint –bref, d'avoir le ballon– et c'est ce qui explique sa passion dévorante. En résumé, c'est ce que j'ai lu (entre les lignes) dans *Le Matin Dimanche*. Merci.

La chèvre cependant broute et le chameau rote. Burb! Avez-vous déjà essayé de taper «Qui es-tu?» sur Google, le crapaud à lunettes des moteurs de recherche? Moi, oui. Cela donne dans l'ordre (en février 2001): *«1. Femme qui es-tu? 2. Qui es-tu mouton? 3. Qui es-tu Jésus? 4. Dieu qui es-tu? 5. Grippe qui es-tu? 6. Connecté qui es-tu?»* Bon. Première constatation, ce cyber-ordre sait qu'il n'y a pas de religion sans mouton et que la religion est une maladie similaire à la grippe. Mais pourquoi la femme au premier rang et rien pour l'homme? Mystère. Peut-être que, dans les plus hautes sphères, on a la réponse. J'en parlerai (à 50 centimètres, pas moins) au ministre Coucheculotte la prochaine fois que je le rencontrerai sur le chemin de Davos.

Mais revenons au chameau, qui couplé au dromadaire, devient chamadaire. Une bosse et demi. Et dans le demi, il y a la moitié de l'entier. Oh! yeah, oyez.

«Il était une fois dans un beau pays une "Union des communes vaudoises", fondée en 1909. Son président millénariste, le syndic de Senarclens (320 habitants), portait beau le verbe. Il disait, dans un journal tout fait de papier glacé (*Perspectives*, édition 2000) qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même; qu'il n'est pas facile de contenter tout le monde; qu'il n'y a pas de communes fortes dans un canton qui ne l'est pas; que le canton n'est qu'un amalgame de communes (il est dentiste, ce syndic?). Et c'était beau. Et l'on pouvait encore lire dans ce même papier glacé de l'UCV dame Maurer définissant les objectifs de l'État moderne: soutenir les créateurs d'emploi, favoriser l'implantation de nouvelles sociétés, favoriser le développement de l'esprit d'entreprise et affirmer sans rire que ces trois (uniques!) objectifs correspondent au credo politique de gouvernements comme celui de Fidel Castro ou d'économistes bengalis comme Muhammad Yunnus. Ces analogies lui permettent de voir la preuve "de leurs pertinences (sic) et de leurs forces". C'est si beau lorsque Vaud se mondialise. Genève, en cas de fusion, n'a qu'à bien se tenir.»

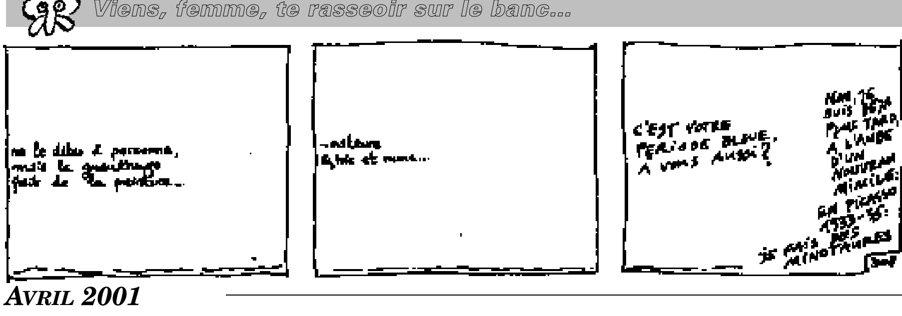
La morale de cette histoire? Le parti radical-démocratique vaudois puise son inspiration dans le communisme castriste et dans la Banque des Pauvres du Bengladesh (pense-t-elle à la BCV en écrivant cela?). Je lui suggère, pour élargir encore sa culture, d'utiliser dans un nouveau discours cette belle citation d'une institution qui se réfère aussi à l'initiative de Muhammad Yunnus: *«Ma confiance se fonde sur l'espoir que l'on trouvera suffisamment d'hommes pour changer la direction du train et que l'on pourra constituer d'autres wagons. Il sera plus important d'avoir le cœur sans les mots, que les mots sans le cœur.»* (Monastère bénédictin Notre Dame de Ganagobie).

C'est ainsi que le chameau rote (burb!), tandis que la chèvre broute, tête chercheuse dans l'herbe pisseuse. Mais où donc est passé son tout petit cabri?

Ainsi va la vie.

J.-P. T.

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...



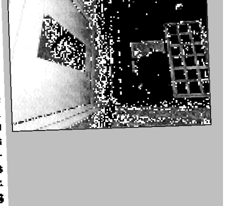
Comprendre les médias

La concordance des temps

La chimie bâloise paiera-t-elle le prix de la honte?

«Lorsque vous donnez votre voiture au service, vous n'allez pas vérifier si le garagiste a vidé les cendriers. Du moment que les freins sont en ordre...» Début juin, le représentant d'une multinationale pharmaceutique avait trouvé cette délicate métaphore pour exprimer sa lassitude. Et dégager en touche la responsabilité de son entreprise dans l'affaire VanTX, révélée par «L'Hebdo» en mai dernier. Certes, importer des Estoniens et des Polonais pour tester de nouvelles substances n'est peut-être pas très honorable, mais on n'allait quand même pas chipoter pour si peu. Comme disait l'autre: «Pecunia!» Les cobayes, relégués au rang de vulgaires mégots, apprécieront.

doute toutes ses études. Des millions perdus pour Roche, Novartis et autres sociétés?



Marie Abbet, in *L'Hebdo*, 1er juillet 1999

La chimie bâloise paie le prix de la honte

«Lorsque vous donnez votre voiture au service, vous n'allez pas vérifier si le garagiste a vidé le cendrier. Du moment que les freins sont en ordre...» Cette délicate métaphore avait échappé au représentant d'une multinationale pharmaceutique. On était alors en juin 1999 et l'affaire VanTX commençait sérieusement à lui chauffer les oreilles. On n'allait quand même pas faire tout un plat sous prétexte qu'une société basée en Suisse importait des Estoniens et des Polonais pour tester de nouveaux médicaments. Les cobayes, relégués au rang de vulgaires mégots, avaient apprécié.

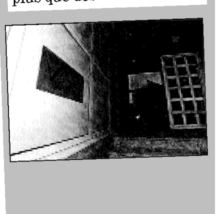
des médicaments, est accablant. Pour Roche et Novartis, les pertes se chiffrent en millions.

Marie Abbet, in *L'Hebdo*, 23 novembre 2000

La chimie bâloise a payé le prix de la honte

«Lorsque vous donnez votre voiture au service, vous n'allez pas vérifier si le garagiste a vidé le cendrier. Du moment que les freins sont en ordre...» Cette délicate métaphore s'était échappée autrefois de la bouche du représentant d'une multinationale pharmaceutique. En ce lointain mois de juin 1999 et l'affaire VanTX avait commencé sérieusement à lui chauffer les oreilles. On n'irait quand même pas aller faire tout un plat sous prétexte qu'une société basée en Suisse était en train d'avoir importé des Estoniens et des Polonais pour tester de nouveaux médicaments. Les cobayes, ayant été relégués au rang de vulgaires mégots, avaient en apprécié.

Roche et Novartis ont perdu plus que des millions.



Marie Abbet, in *L'Hebdo*, (à paraître un jour ou l'autre)

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Neuvième épisode

Résumé des épisodes précédents

Le cadavre d'un homme abattu par balles a été découvert à Pully, sur la route du lac. Son identité, Hermann Eberhardt, commerçant tchèque, s'est avérée fallacieuse. Le commandant Bataillard est persuadé que l'affaire implique les services secrets soviétiques. L'analyse chimique vient de révéler la présence de strychnine dans les pralinés que l'inspecteur Potterat avait voulu goûter.

Cité, lundi 6 septembre 1937, 10h00

– Les cho… ! Les choco… !

Hagard, l'inspecteur Potterat balbutiait sans discontinuer qu'il était ignoble de vouloir tuer les gens avec des produits aussi respectables que les pralinés. Où allions-nous si les terroristes se mettaient à faire des bombes avec nos montres ou à farcir de mort-aux-rats les meules d'emmental ? Il fallait le remettre sur pied. Une seule solution : nous nous mîmes à trois pour le pousser jusqu'aux Douze Dizains.

Le patron du bistrot, un nommé Crittin, petit homme râblé qui avait gardé de ses origines montagnardes un anneau dans l'oreille, était plongé dans une partie de cartes, à la table des habitués. Événement rare, il leva le nez de son jeu quand nous entrâmes ; le miraculé, soutenu par Lambelet et Porchet, hurlait qu'on avait voulu l'empoisonner et qu'il lui fallait de toute urgence de grandes quantités d'antidote. Blanc comme un linge, il réclamait, exceptionnellement en matinée, du rouge, «du gros qui tache», le seul qui fût capable de le ramener à la vie.

Vieux commensal de Potterat, le patron garda son calme. Il déployait des trésors de stratégie pour attirer dans son établissement les figures prestigieuses du cru, au premier chef desquelles on comptait bien évidemment le commandant Bataillard. Voyant arriver une escouade de policiers traînant un des leurs en plein délire, il avait cru que le plus beau jour de son café était arrivé.

– Votre chef va venir aussi ? demanda-t-il plein d'espoir.

Lambelet lui ôta toute illusion :

– Il est déjà reparti pour les manœuvres, tu crois quoi !

Déçu, le bistrotier retourna à sa partie, laissant Josiane apporter son «médicament» au grand malade. Elle fut rapide et parfaite, accepta –«Si c'est vous qui me le demandez, M'sieur Walther…»– d'éventer un instant Potterat, qui n'avait même plus la force de la peloter.

Pendant que la serveuse rafraîchissait notre collègue, nous essayâmes d'y voir un peu plus clair. Je gardais pour moi ce que j'avais entrevu dans le dossier du commandant, tout en lançant une hypothèse, histoire de voir la réaction des spécialistes de la brigade politique :

– Bataillard n'a aucune preuve que celui qui se faisait passer pour Eberhardt ou ses assassins soient des communistes. Les nazis sont tout aussi présents à Prague que les rouges, et il est facile pour eux de se faire passer pour des Sudètes, non ?

Les deux fonctionnaires du «Ciel», à force de surveiller les communistes, avaient adopté leur vocabulaire et quelques-unes de leurs manies : ils partageaient toujours les mêmes opinions, suivaient leur chef et voyaient depuis les dernières élections l'ombre des moustaches de Staline planer sur l'hôtel de ville (1).

– Le commandant a raison, affirma l'un.

– Comme d'habitude, ajouta l'autre.

Porchet, tout en lissant de ses gros doigts sa barbiche filandreuse, consentit quelques explications :

– Les prolétaires sont très durement touchés par la crise, le parti communiste est en pleine croissance. Les camarades viennent de recevoir les directives de Moscou à leur dernier congrès. Ils parlent maintenant de créer un Front populaire en Suisse, comme ils l'ont fait en France ou en Espagne. Tu te rends compte ? Des jeunes gens de la bonne bourgeoisie les rejoignent pour conscientiser les masses, disent-ils, en fait pour se donner du frisson et pour effrayer leurs parents. Normalement, ils rentreront dans le rang dans quelques années. En attendant, ils nous fournissent du fil à retordre, ces chameaux : il y en a qui connaissent mieux le droit que nous autres, et ils ont réponse à tout, tu devrais les voir ! Avec les ouvriers, c'était quand même plus facile.

Il fit une pause, puis :

– Remarque, c'est vrai que, pour ceux qu'on connaît, trucider un quidam et laisser traîner son cadavre sur le trottoir, c'est pas tellement leur genre. Lambelet, tu imagines le professeur Bellâme faire un truc pareil ?

– Non, mais ce sont des cocos, après tout ! Walther, tu devrais voir le nombre de petits gars qu'ils ont recrutés pour les envoyer combattre dans les Brigades internationales. Ils ont d'ailleurs une réunion de soutien aux rouges espagnols ce soir même, à la rue de la Tour.

– Il n'y a pas de vrais nazis par ici, reprit Porchet, qui était presque aussi gros que Potterat, mais bien plus jeune. Quelques étudiants monarchistes conspirent contre le gouvernement cantonal et jouent les Camelots du Roi, mais ils seraient bien incapables de manier une canne plombée, c'est bien trop vulgaire pour eux, alors un meurtre…

Le château de Mémise, à Lutry, autrefois résidence du colonel Fonjallaz.

– Je dirais même plus, ajouta Lambelet.

– Si vous excluez les hitlériens, et si je ne crois pas aux stalinistes, que reste-t-il ?

La réponse ne vint pas, mais je vis l'inspecteur David-Etienne Potterat, dit La Barrique, chuchoter quelque chose à la serveuse, qui rit aux éclats :

– Il reste Mussolini, gloussa-t-elle. Moi, j'aime bien les chauves, ce sont de sacrés gaillards…

Bouche ouverte, Porchet et Lambelet se regardaient :

– Dans quelle direction allait cette voiture avec le soi-disant Eberhardt ?

– Vers Vevey. Et alors ?

– Exactement, et après Pully, au bord du lac, on trouve quoi ?

Je ne pouvais qu'avouer mon ignorance, Porchet raisonna à voix haute :

– Les vignes, le train, Paudex… : merde alors ! Le château de Mémise, le repaire des fascistes ! Le colonel Fonjallaz !

Il venait de penser au «doutché» de Lutry.

Tram n° 9, lundi 6 septembre 1937, 11h00

Il fallut emprunter les transports publics. Dans le tramway qui nous mena en cahotant de Saint-François en direction du Lavaux viticole ce matin-là, l'inspecteur Potterat, stimulé par une solide dose d'antidote, s'extasiait sur le paysage :

– Ah, on est bien ! Le lac, les barques, les montagnes, c'est la réalité vraie, pas comme tous ces artifices de la ville. Des gens sincères et braves : des pêcheurs, des portefaix, des dragueurs, cuit et recuits par le soleil, lavés par les vagues. Et puis la vigne, rien de tant beau que ça. On regarde le paysage et on se met à chanter, pas.

Il ferma les yeux, et respira bruyamment, les narines dilatées. La fumée de son cigare l'entourait comme les nuées cernaient au loin les sommets de la Dent d'Oche et du Grammont. Son œil gauche s'ouvrit soudain :

– Ça me rappelle la dernière Fête des Vignerons, il y a droit dix ans. Ces chars, ces bœufs décorés et toutes ces jeunes filles bien en chair dans leurs jolis costumes. Ah ! C'était tant beau que ça me donne soif, malgré tout ce remontant que j'ai bu. Tu sais ce qu'on va faire, Walti ? On va s'arrêter au bord du lac dans un caboulot avec une terrasse, on va commander cinq décis pour commencer, et puis des filets de perche, et tu verras la vie sous un autre jour. Vrai, tu n'auras plus envie de repartir pour les Allemagnes !

Comme beaucoup d'autres à cette époque, le bedonnant inspecteur subodorait que son éden était menacé. L'industrialisation, la généralisation des études et le goût des voyages mettaient à mal le charmant tableau agreste et villageois dans lequel il avait cru se mouvoir toute sa vie. Mais chez lui la nostalgie résignée, propre à chaque vieillard cramponné à ce qui fut, s'accompagnait d'une certaine violence : il était prêt à tout, du moins en paroles, pour faire durer éternellement ce monde finissant et repousser la moindre velléité de changement. Mon collègue était un *Ordnungsfanatiker*, un maniaque de l'ordre. Cette disposition d'esprit me déplaisait au plus haut point, sans que j'eusse à le lui signifier, respect de l'âge et des grades oblige. «Crétin borné» ai-je inscrit à cette date dans mon agenda.

Aujourd'hui, je serais porté à l'indulgence dans le cas de David-Etienne Potterat, qui cachait sous ses vitupérations un désarroi colossal : veuf (il avait épuisé deux épouses sous lui, disaient ses collègues), en mauvais termes avec son fils unique, brocardé par ses supérieurs et tout juste toléré par ses pairs, il connaissait une solitude croissante. Il ne parlait jamais de lui-même, tout début de confidence personnelle avortait par une réplique célèbre : «J'ai tant soif que je m'arrête là.» Un complexe de déracinement le faisait en outre souffrir ; sans réel bagage scolaire, il avait gravi petit à petit les échelons de l'institution policière, d'abord agent de la circulation, puis policier de quartier, accédant sur le tard à la «Secrète», comme on appelle à Lausanne la police de Sûreté. Fils d'un paysan que l'endettement avait amené à vendre la ferme familiale, il se voyait encore, cinquante ans plus tard, comme un bourgeois de Biolley-Orjullaz contraint de passer contre son gré l'essentiel de ses jours dans le purgatoire urbain.

Lutry, lundi 6 septembre 1937, 13h00

Mon imposant mentor transpirait abondamment d'avoir marché en plein soleil jusqu'à la sortie du village. Moi-même je n'étais guère alerte : bien sûr, tout me semblait délectable en regard des feuilles de choux farcies de la pension Lamunière, mais les filets de perche du port de Lutry dégoulinaient d'huile, et la salade spongieuse m'avait quelque peu alourdi la digestion.

Nous longions la station de pompage qui puise dans le lac l'eau nécessaire à la ville de Lausanne.

– C'est bien simple : depuis que cette usine est en fonction, j'ai cessé de boire de l'eau, pas. Se rafraîchir à une source, passe encore, si on ne peut pas faire autrement. Mais se servir de l'eau du lac, avec les algues, les chiures des brochets et des canards, la rouille des épaves ou les cadavres des noyés, ça jamais ! Je préfère encore me laver les dents avec du vin de Neuchâtel !

Potterat s'arrêta de gesticuler et me désigna, du bout de son cigare, le panorama. Au fond, les Alpes, avec quelques ultimes traces de neige sur les sommets les plus élevés et les versants à l'abri du soleil ; à leurs pieds, la côte française noire, une et indivisible ; plus bas encore, le lac, gris terne, qui semblait cet après-midi-là d'une profondeur insondable, encore accentuée par l'à-pic des pentes qui nous environnaient. Au premier plan, le «château» était une vaste demeure au bord de la rive, qu'un mur à hauteur d'homme séparait de la route de Lavaux. Des pins plantés devant la façade masquaient les activités qui pouvaient s'y dérouler, tout en donnant à l'endroit un aspect méditerranéen plaisant.

Arthur Fonjallaz, le fameux fasciste local, était un ancien colonel-instructeur de l'armée suisse, qui, après avoir traversé divers partis de droite, s'était mis en tête de rénover le pays par des échauffourées et des défilés en uniformes. Sa «Fédération fasciste suisse» apparaissait comme une copie conforme du parti unique italien, mais de la taille d'un modèle réduit. Il avait connu quelque notoriété au début de la décennie : reçu à Rome par le dictateur, attirant à lui divers groupes d'aigris et de déclassés, se pavanant à la tête de quelques chemises noires, intitulant «marche sur Berne» un vague rallye qu'une gendarmerie placide avait laissé passer, comme n'importe quelle course pédestre.

La situation du colonel n'était cependant plus ce qu'elle avait été, selon nos collègues de la brigade politique. Fonjallaz s'était vu couper les vivres par Mussolini, et les milliers de matraques qu'il s'était procurées dépassaient de très loin le nombre de ses militants, même en les équipant d'un gourdin dans chaque main. Le chef de la FFS était ruiné, d'autant plus que de fumeuses affaires commerciales au Levant et en Afrique avaient depuis longtemps englouti son héritage et celui de son épouse.

Le portail était gardé par deux hommes au regard inexpressif, vêtus de noir, des talons au béret. Une culotte de cheval trop large, une ceinture et un baudrier leur donnaient un air ridicule de pions d'échecs, mais ils étaient probablement armés. Ils saluaient à la romaine quiconque pénétrait dans le château, comme ce portier d'hôtel à casquette et pèlerine qui venait d'entrer.

Les premières mentions du meurtre étaient parues dans la presse le matin même. Y aurait-il une réaction ? Potterat parlait soudainement de se livrer à une planque reposante : depuis le talus du chemin de fer, nous allions observer à la jumelle ce qui se passait à l'intérieur.

– On ne verra rien, constatai-je. Il faut entrer tout de suite !

– Mais pourquoi tu t'énerves pareillement, Walti ? On attend une heure, peinards, et pis on va interroger ce toillet de Fonjallaz. Les excès de zèle sont mauvais pour la santé, pas.

Nous nous séparâmes. Ne suivant pas l'avis de mon collègue pour la première fois, j'avais décidé de contourner la maison pour épier d'un peu plus près. Le vent s'était levé, le ciel se couvrait et le lac se faisait menaçant. Ses vagues frappaient la petite plage de galets à coups redoublés. J'avançais le long d'une allée de grands peupliers ondoyants couverts de lierre, dans la direction du mur d'enceinte. Ma vue se brouilla lorsque je crus recevoir un arbre entier sur l'arrière du crâne. Une des matraques payées par Mussolini venait de servir.

(à suivre)

(1) Lors des élections de novembre 1933, le Parti Ouvrier Socialiste lausannois avait en effet passé de 25 à 55 représentants au Conseil communal. Quelques mois après les événements narrés dans ce texte, la gauche devait perdre la majorité. *(N. d. T.)*